VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

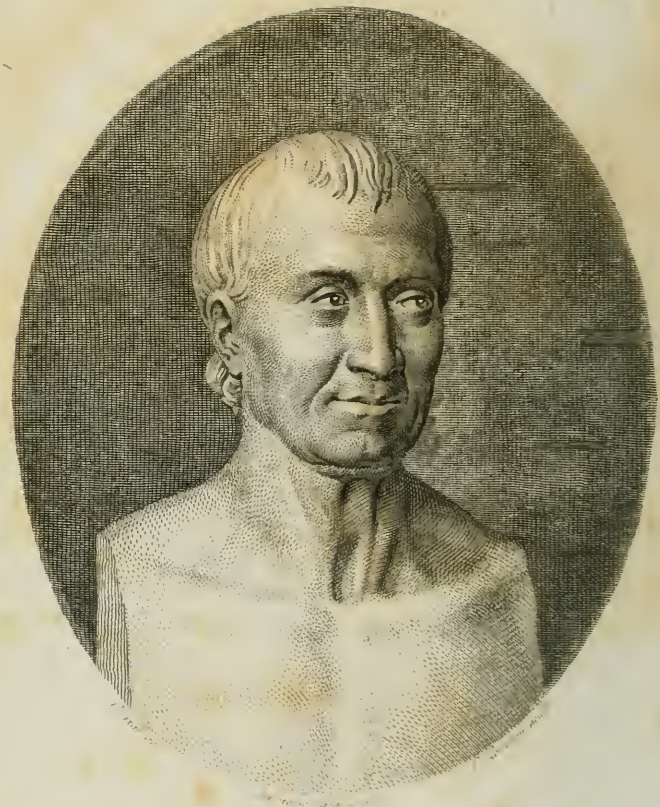
EN GRÈCE.

—

TOME Ier.

Q
955
E68
H7
830
MRS

PARIS. — IMPRIMERIE D'EVERAT,
rue du Cadran, n° 16.



J. J. BARTHELEMY,

Le Grand homme passant aux sources étrangères
trente ans modeste en paix ses travaux solitaires,
au pied du Monument qu'il fut long à finir
il se repose enfin sans avoir vu ses adversaires
Et l'oeil fixé sur l'avenir

De Fontanes

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE;

PAR J. J. BARTHELEMY.

AVEC FIGURES ET ATLAS IN-4°.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1830.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiressurlavi00bart

NOTICE

SUR

J. J. BARTHELEMY,

PAR J. LALANDE.

Jean-Jacques Barthelemy, garde des médailles de la Bibliothèque royale, l'un des quarante de l'Académie française, de celle des inscriptions et belles-lettres, etc., naquit le 20 janvier 1716 à Cassis, petit port des Bouches-du-Rhône. Sa famille était établie depuis long-temps à Aubagne, petite ville située entre Marseille et Toulon. Sa mère accoucha de lui dans un voyage qu'elle fit à Cassis, et le ramena à Aubagne, où il passa le temps de l'enfance et de sa première jeunesse.

Il fit ses études au collége de l'Oratoire à Marseille. Le P. Raynaud, qui depuis se rendit célèbre à Paris par ses sermons, prit un soin particulier de lui, et seconda l'ardeur extraordinaire qu'il avait pour l'étude. Elle se portait déjà sur tous les genres de littérature. Du collége, il fallut pour lui plaire étudier chez les jésuites ; il passa au séminaire, mais l'évêque était entouré de jésuites. Les jansénistes et les molinistes voulaient en faire un prosélyte ; il ne prit point parti ; il négligea la théologie. Il continua au séminaire de se

livrer à son goût pour la littérature, et particulièrement à celles des langues orientales, pour laquelle Marseille fournit d'abondans secours.

Il prit des leçons d'un Juif pour l'hébreu, d'un Maronite pour le syriaque, et d'un marchand d'Alexandrie pour l'arabe.

En 1744, à l'âge de vingt-neuf ans, il vint à Paris; il avait des lettres pour le savant de Boze, de l'Académie française, secrétaire de celle des inscriptions, et garde du cabinet des médailles. Ce savant l'accueillit, l'examina; et quelques mois après, vers la fin de 1744, il le fit attacher au cabinet des médailles.

Un de ses amis de Provence venait d'être nommé à l'évêché de Béziers, il lui offrit une place de grand-vicaire et d'official. Barthelemy hésita quelque temps : la carrière ecclésiastique lui eût ouvert de bonne heure la route de la fortune, elle l'eût fixé auprès d'un ami; mais son goût pour les lettres l'emporta; et ce qui contribua à le décider, ce fut une place qui venait de vaquer à l'académie des inscriptions, et pour laquelle de Boze lui conseillait de se présenter; il y fut en effet nommé en 1745. Il se lia avec Mariette, Malesherbes, Caylus; il a fourni à ce dernier un très-grand nombre d'articles pour son recueil d'antiquités, de même qu'à Choiseul-Gouffier pour son ouvrage sur la Grèce.

En 1755, il fit un voyage en Italie; c'est là qu'il connut la duchesse de Choiseul, ambassadrice de France à Rome. C'est de cette époque que datent et sa fortune et le bonheur de sa vie. Il n'a plus quitté cette vertueuse et respectable amie, qui pleurera long-temps la mort de Barthelemy. Il fit connaissance avec les gens de lettres et les artistes les plus distingués, le cardinal Passionnei, le P. Pacciaudi Winkelman, Olivieri Bayer Piranezi, et beaucoup d'autres. Il entretint avec eux

une correspondance toujours active, toujours instructive. A son retour, en 1757, il rendit compte à l'Académie de son voyage et des acquisitions qu'il avait faites pour le cabinet des médailles; ses réflexions sur les anciens monumens de Rome sont dans le XXVIIIe volume. Ce recueil, à partir du XXIe volume jusqu'au XLIe, contient un grand nombre de dissertations de Barthelemy sur différens point d'antiquités; ses memoires sont tous écrits avec la grâce et la clarté qui distinguent ses ouvrages; et la plupart sont remarquables par des découvertes importantes, telles que l'alphabet de Palmyre, qu'il donna en 1754, et celui des inscriptions phéniciennes, ou par des explications ingénieuses et savantes, comme celle de la mosaïque de Palestine, sur laquelle on avait tant disputé, comme je l'ai raconté dans mon voyage d'Italie (tome VI, page 319). Sa paléographie numismatique, qu'il donna en 1750 dans le XXIVe volume de l'Académie, supposait une seconde partie, à laquelle il travaillait lorsque la mort l'a enlevé à ses utiles travaux.

Outre ses mémoires académiques, il a publié, soit séparément, soit dans le journal des Savans, plusieurs dissertations sur des monumens intéressans, entre autres sur une inscriptions en marbre que notre ambassadeur à Constantinople, Choiseul-Gouffier, lui avait envoyée, et qui contient un compte des dépenses publiques d'Athènes. On a publié, dans le Magasin encyclopédique, un catalogue de ses livres et de ses mémoires; ainsi je ne parlerai ici que du dernier et du plus important de ses ouvrages.

Ce fut pendant son séjour à Florence qu'il conçut l'idée d'un voyage en Italie dans le quinzième siècle, époque célèbre par la régénération des lettres et des arts. Mais craignant que ce projet ne le détournât de ses devoirs et de ses études, il en transporta l'idée au siècle de Philippe de Macédoine, et

de là le *Voyage du jeune Anacharsis*, qu'il entreprit dès 1757, et qu'il travailla avec une persévérance surprenante[1]. J'ai toujours été étonné qu'au milieu des distractions de la brillante société dans laquelle il vivait, il n'ait jamais perdu de vue un travail qui exigeait tant de recherches, et où il y a plus de vingt mille citations.

Cet ouvrage fit une sensation générale lorsqu'il parut; toute la France était occupée des idées politiques et des assemblées qui ont amené la révolution. Cependant toute la France s'occupa d'une lecture qui attachait dans tous les genres; et l'on se disait : Sans l'abbé Barthelemy, la politique eût fait oublier les belles-lettres; il était le seul qui pût faire diversion à de si grands intérêts.

La science des médailles est une des parties de la littérature dans lesquelles il était le plus versé; et personne en Europe ne l'a possédée au même degré. A la mort de de Boze, en 1755, il avait été nommé garde des médailles. Ce dépôt venait d'être transféré de Versailles dans une salle qui tient à la Bibliothèque. Il fut chargé de le déballer, de le mettre en ordre, d'en faire le catalogue. Ce long et pénible travail l'occupa pendant plusieurs années; il eut encore le mérite de l'augmenter de plus de vingt mille médailles, qu'il obtint par son crédit et ses correspondances, et qui ont porté la collection française au plus haut degré de perfection. Son neveu, Barthelemy de Courçay, qui lui succéda dans la place de conservateur des médailles, a encore augmenté le prix de cette précieuse collection.

Il ne pouvait pas se flatter d'échapper à la proscription de Robespierre. Le 2 septembre 1793, il fut envoyé aux Madelonettes. On pouvait craindre un anniversaire des massacres

[1] Cet ouvrage, commencé en 1757, ne parut qu'en 1788.

de l'année précédente. Barthelemy ne fut point ému : il supporta sa disgrâce avec la sérénité d'un sage. Sa détention ne dura que seize heures ; mais il s'est souvent rappelé avec attendrissement les attentions dont ses compagnons d'infortune l'avaient comblé dans sa prison ; et il n'avait point oublié les preuves d'humanité que les concierges[1] eux-mêmes lui avaient données.

Barthelemy avait 25,000 liv. de rentes en bénéfices ou en pension ; il les partageait avec des parens, avec les indigens, avec des jeunes gens dont il encourageait le goût pour l'étude. Parmi les parens dont il a développé les talens, on connaît assez l'ambassadeur en Suisse à qui la France doit les commencemens d'une paix que l'Europe désire avec tant d'impatience. Dans ses vieux jours, la fortune l'abandonna ; il n'en fut ni abattu ni humilié ; il refusa même la place de bibliothécaire en 1795, après la mort de Carra et la démission de Chamfort ; mais ce qui lui fit une impression profonde, ce fut la mort de tant de gens de bien, de tant d'hommes de mérite qui furent égorgés sous le règne de Robespierre, de Malesherbes surtout, dont le souvenir lui arrachait toujours des larmes.

Depuis deux ans, sa santé s'altérait sensiblement ; les forces lui manquaient, ses jambes se refusaient à son activité ; il allait cependant encore assez souvent, l'hiver dernier (1794), chez la célèbre madame du Bocage, dont la société l'intéressait depuis cinquante ans, et où, jusqu'alors, il trouvait une réunion précieuse de gens de lettres. Lorsqu'il lui fut impossible de sortir, ses amis l'ont visité constamment tous les jours jusqu'à ses derniers momens, et avaient auprès de lui et pour lui

[1] Le concierge Vaubertrand eut surtout pour Barthelemy des attentions touchantes

une conversation à laquelle il se livrait avec le plus grand intérêt, lorsqu'elle roulait sur des objets de littérature. Desperrières surtout a eu pour lui, comme médecin et comme ami, des soins qui excitaient toute sa sensibilité.

Le 11 floréal (30 avril), à trois heures après midi, Barthelemy s'est éteint dans les bras de son neveu, sans se plaindre, sans souffrir, avec toute sa connaissance, et venant de faire une lecture d'Horace. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans, trois mois et dix jours.

Barthelemy était d'une grande et belle stature; il avait, par ses avantages extérieurs autant que par sa réputation, ce qui inspire de la fierté, et il y avait peu d'hommes aussi modestes; il poussait jusqu'à l'exagération la simplicité, la politesse et le respect, même pour les gens qui en méritaient le moins; enfin depuis quarante ans que je le connaissais, j'ai vu beaucoup de personnes se louer de lui, je n'en ai vu aucune qui s'en plaignît; je ne puis mieux terminer son éloge.

FIN DE LA NOTICE.

JUGEMENS DIVERS

SUR

J. J. BARTHELEMY.

I.

Si vous ne deviez pas, Monsieur, être dégoûté d'éloges, je vous dirais que votre ouvrage m'a paru effrayant d'érudition et de connaissances, comme il m'a paru enchanteur de style et d'exécution. Avant vous, on n'avait jamais imaginé qu'aucun ouvrage pût dispenser de lire Platon, Xénophon, tous les historiens et tous les philosophes de la Grèce. Votre ouvrage, le plus beau résultat des plus profondes lectures, tient lieu de tout cela; et un littérateur peu fortuné avait raison de dire que votre livre est une véritable économie. Il était impossible de faire de toutes ces idées et pensées une masse plus brillante et plus solide, et votre ouvrage m'a rappelé ce métal de Corinthe composé de tous les métaux, et plus précieux qu'eux tous. C'est le génie qui a fondu tout cela.

DELILLE.

Lettre à Barthelemy.

II.

Vous parlez, aussitôt la nuit de vingt siècles fait place à une lumière soudaine, et laisse éclore à nos yeux le magnifique spectacle de la Grèce entière au plus haut degré de son antique splendeur. Argos, Corinthe, Sparte, Athènes et mille autres villes disparues sont repeuplées. Vous nous montrez, vous nous ouvrez les temples, les théâtres, les gymnases, les académies, les édifices publics, les maisons particulières, les réduits les plus intérieurs. Admis, sous vos auspices, dans leurs assemblées, dans leurs camps, à leurs écoles, à leurs cercles, à leurs repas, nous voilà mêlés dans tous leurs jeux, spectateurs de toutes les cérémonies, témoins de toutes les délibérations, associés à tous les intérêts, initiés à tous les mystères, confidens de toutes les pensées; et jamais les Grecs n'ont aussi bien connu la Grèce; jamais ils ne se sont aussi bien connus entre eux que votre Anacharsis nous les a fait connaître.

Dans ces tableaux nouveaux, parlans et vivans, tous les objets s'offrent à nous sous tous les aspects. Les hommes et les peuples, toujours en rapport, toujours aux prises les uns avec les autres, nous découvrent à l'envi leurs vices et leurs vertus. L'enthousiasme, la haine et l'impartialité tracent alternativement le portrait de Philippe. Les tristes hymnes des Messéniens accusent l'orgueil de Lacédémone. Les Athéniens laissent entrevoir leur corruption au travers de leurs agrémens. Le suffrage ou le blâme distribué tour à tour par des partisans ou par des rivaux, tous les témoignages favorables ou contraires soigneusement recueillis, fidèlement cités, sagement appréciés, suspendent et sollicitent des jugemens que

vous laissez modestement prononcer à votre lecteur ; il tient la balance, mais vous y mettez les poids.

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

Réponse au Discours de l'abbé Barthelemy à l'Académie française.

III.

C'est ici un de ces grands monumens littéraires faits pour honorer le siècle qui les produit, et pour illustrer à jamais leur auteur.

Le voyage de la Grèce est précédé d'une introduction où Anacharsis présente le tableau de tous les temps qui précèdent celui de son voyage. Au moyen de cette introduction et du voyage, on sait tout ce qu'il est possible et utile de savoir sur la Grèce, sur ses guerres, sur sa politique tant intérieure qu'extérieure, sur ses lois, sur ses mœurs, sur ses arts, depuis les premiers temps jusqu'à l'époque où elle est asservie à Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre le Grand. C'est l'ouvrage le plus complet qu'il y ait sur cette matière; c'est partout la substance la plus pure de ce que les meilleurs auteurs de tout genre, tant anciens que modernes, ont écrit sur les divers objets relatifs à la Grèce; et le tout est animé par cette heureuse fiction du voyage d'Anacharsis, qui met tout en action et en mouvement.

GAILLARD.

Journal des Savans, février 1789.

IV.

Dans cette composition, à laquelle nulle autre ne ressemble, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de l'immense étendue des connaissances qu'elle exigeait et qu'elle renferme, ou

de l'art singulier des rapprochemens et des transitions qui a su lier imperceptiblement tant d'objets disparates entre eux, ou de l'élégance continue et de l'agrément infini de toutes les narrations, de toutes les discussions qu'au premier coup d'œil on serait tenté de prendre pour les jeux d'une belle imagination. Telle a été en effet la méprise de quelques personnes qui ont donné le nom de roman à un ouvrage où on trouve toute vérité, et où on ne trouve que des vérités. Cette critique, plus applicable à la *Cyropédie* de Xénophon qu'à l'*Anacharsis* de Barthelemy, ne mérite pas d'être réfutée; et je ne m'étendrai pas davantage sur un livre qui est entre les mains de tout le monde, que tout le monde lit, que tout le monde relit, et dont la lecture est toujours également attachante et instructive.

MANCINI-NIVERNOIS.

Essai sur la vie de J. J. Barthelemy.

V.

Au don de penser Barthelemy joignait le talent de peindre : son style clair, naturel et correct, a toujours du coloris et des grâces; riche, abondant et harmonieux, il est plein d'images, de chaleur et de vie. Tous nos sentimens ayant des expressions qui leur répondent, celles de Barthelemy, nobles et élevées, offrent le tableau de sa belle ame. Il a les défauts de Platon, trop de poésie et d'élégance; et comme lui, il manque quelquefois de force et de précision : souvent il est semblable à Protogène, en mettant dans ses tableaux trop de soin et de fini; mais, pour avoir le droit de l'en reprendre, il faudrait être un Apelles. Malgré cela, l'ouvrage de Barthelemy est un monument de notre langue qui ne périra qu'avec elle. Qu'on me permette de le comparer à un édifice d'ordre co-

rinthien où l'on n'a point épargné les ornemens, qui y sont d'ailleurs distribués avec autant de goût que d'intelligence.

DE SAINTE-CROIX.

Eloge historique de Barthelemy.

VI.

VERS A L'AUTEUR DES VOYAGES DU JEUNE ANACHARSIS DANS LA GRÈCE.

D'Athène et de Paris la bonne compagnie
A formé dès long-temps votre goût et vos mœurs ;
Toute l'antiquité, par vos soins rajeunie,
Reparaît à nos yeux sous ses propres couleurs,
Et vous nous rendez son génie.
Au milieu de la Grèce Anacharsis errant
Sait plaire à tous les goûts dans ses doctes voyages,
Étonne l'érudit et charme l'ignorant.
Aux soupers d'Aspasie, au banquet des sept sages,
Vous auriez eu le premier rang.
Le style a du sujet égalé la richesse,
Et sa parure et sa clarté ;
Il joint tous les trésors de l'antique sagesse
A la moderne urbanité.
Quels tableaux différens ! Dans l'Elide, emporté
Quelquefois à travers la poussière olympique,
Je suis le vainqueur indompté
Qui voit déjà Pindare entonnant son cantique.
Près des sages fameux, plus souvent arrêté,
Je viens trouver l'erreur sous le grave Portique,
En y cherchant la vérité.
C'est en vain que Zénon défend la volupté,
Des beaux-arts la foule immortelle
L'inspire à chaque pas sous un ciel enchanté ;
Phryné sort de la mer, et soudain sa beauté
Montre Vénus à Praxitèle.

Jupiter m'apparaît ; oui, du maître des dieux
L'artiste a reproduit l'auguste caractère.
Phidias l'a vu dans Homère
Comme il existe dans les cieux.
Mais des plus beaux des arts que sont les vains prodiges
Auprès de ceux de la vertu ?
D'Aristide exilé je cherche les vestiges.
Le plus grand des Thébains ici meurt abattu.
Là, des lois de Lycurgue embrassant la défense,
Vous opposez son peuple à celui de Solon,
Et l'œil observateur, aux grâces de l'enfance,
Croit voir de l'âge mûr succéder la raison.
De Socrate, plus loin, l'éloquent interprète,
Xénophon, vient m'ouvrir sa modeste retraite.
Écrivain doux et pur, philosophe et soldat,
Il semble à Fénélon réunir Catinat,
Pythagore en secret m'explique son système :
De Cérès, d'Éleusis les temples sont ouverts ;
La vérité pour moi s'y montre sans emblème.
Platon, assis aux bords des mers,
Dans un style divin m'annonce un Dieu suprême.
Aristote m'appelle aux jardins d'Académe ;
Des sciences, des arts, qui s'y donnent la main,
Toutes les voix se font entendre ;
Révélant leurs secrets, le maître d'Alexandre
Devient celui du genre humain.
Hélas ! l'homme est trop tôt fatigué de s'instruire
Et qui veut l'éclairer doit surtout le séduire.
A Délos, à Tempé, guidez-moi tour à tour !
Des fêtes de l'hymen montrez-moi le retour,
Et que, parant de fleurs la couche nuptiale,
Les filles de Corinthe, au déclin d'un beau jour,
Chantent ces doux combats, cette lutte inégale
De la pudeur et de l'amour !
Soit que vous rappelliez les jugemens coupables
Où la haine envieuse immola des héros,
Soit que vous m'attiriez dans ces cercles aimables
Où les Grecs au bon sens préféraient les bons mots ;
Je retrouve Paris, et vos crayons sincères
Dans les Athéniens me peignent les Français.

Chez nous les Anitus, comme au temps de nos peres,
Calomnîront encore avec quelques succès;
Et la jeune Phryné, chez nos juges austères,
Gagnerait toujours son procès.
Les Grecs nous ont transmis leurs divers caractères.
Peignez-vous leur audace et leurs grâces légères,
Je crois lire Hamilton, je crois voir Richelieu;
De leurs savans écrits percez-vous les mystères,
J'entends Buffon ou Montesquieu.
Tandis que le troupeau des écrivains vulgaires
Se fatigue à chercher des succès éphémères,
Et dans sa folle ambition,
Prête une oreille avide à tous les vents contraires
De l'inconstante opinion,
Le grand homme, puisant aux sources étrangères,
Trente ans médite en paix ses travaux solitaires;
Au pied du monument qu'il fut long à finir
Il se repose enfin sans voir ses adversaires,
Et l'œil fixé sur l'avenir.

DE FONTANES.

FIN DES JUGEMENS.

MÉMOIRES

SUR

LA VIE ET SUR QUELQUES-UNS DES OUVRAGES

DE

J. J. BARTHELEMY,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME, EN 1792 ET 1793.

PREMIER MÉMOIRE.

Dans cette inaction où me réduisent mes maux et le cours des événemens, établi dans un séjour où l'image des plus grandes vertus suffirait pour adoucir l'impression des plus grandes peines [1] je vais décrire à la hâte et sans prétention les principales circonstances de ma vie.

Autrefois, les matériaux que je vais rassembler auraient pu servir au secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, chargé de faire l'éloge historique de chacun des membres de ce corps; ils auraient pu servir à ces bio-

[1] Dans l'appartement que madame de Stainville, duchesse de Choiseul, lui avait donné chez elle.

graphes, tels que le P. Niceron, qui, en travaillant à l'histoire des gens de lettres, recueillaient jusqu'aux moindres productions et aux actions les plus indifférentes; ils ne seraient pas inutiles à consulter pour ceux qui, dans les pays étrangers, s'occuperont des mêmes matières que j'ai traitées, parce qu'ils y trouveraient peut-être quelques renseignemens utiles. Je dis dans les pays étrangers, car on peut regarder ce genre de littérature comme absolument perdu en France.

Des auteurs célèbres, tels que M. Huet, nous ont laissé le récit de leurs actions et de leurs écrits. Ils avaient des titres pour en perpétuer le souvenir, et intéresser la postérité. Pour moi, je n'ai d'autre motif que de consumer quelques-uns de ces instans qui se traînent aujourd'hui avec tant de pesanteur. Je laisserai ce radotage à mes neveux, à qui je regrette de ne pouvoir rien laisser de plus réel.

Ma famille est établie depuis long-temps à Aubagne, jolie petite ville située entre Marseille et Toulon. Joseph Barthelemy, mon père, qui jouissait d'une fortune aisée, épousa Magdelaine Rastit, fille d'un négociant de Cassis, petit port voisin, où le commerce était alors assez florissant. Dans une visite que ma mère alla faire à ses parens, elle accoucha de moi, le 20 janvier 1716. Je fus, bientôt après, transporté à Aubagne, où je passai mon enfance.

Je perdis, à l'âge de quatre ans, ma mère, très-jeune encore. Ceux qui l'avaient connue me la dépeignaient comme une femme aimable, qui avait des talens et de l'esprit. Je n'eus pas le bonheur de profiter de ses exemples: mais j'eus plus d'une fois la douceur de la pleurer. Mon père, inconsolable, me prenait chaque jour, soir et matin, par la main, pendant un séjour que nous fîmes à la campagne, et me menait dans un endroit solitaire: là, il me faisait asseoir auprès

de lui, fondait en larmes, et m'exhortait à pleurer la plus tendre des mères. Je pleurais, et je soulageais sa douleur. Ces scènes attendrissantes, et pendant long-temps renouvelées, firent sur mon cœur une impression profonde, qui ne s'en est jamais effacée.

Ma mère avait laissé deux fils et deux filles. Jamais famille ne fut plus unie et plus attachée à ses devoirs. Mon père avait tellement obtenu l'estime de ses concitoyens, que le jour de sa mort fut un jour de deuil pour toute la ville. Celle de mon frère produisit, dans la suite, le même effet; et quand j'ai vu cette succession de vertus passer à ses enfans, je n'ai pas eu la vanité de la naissance, mais j'en ai eu l'orgueil, et je me suis dit très-souvent que je n'aurais pas choisi d'autre famille, si ce choix avait été en ma disposition.

A l'âge de douze ans, mon père me plaça au collége de l'Oratoire à Marseille, où j'entrai en quatrième. J'y fis mes classes sous le P. Raynaud, qui depuis se distingua, à Paris, dans la chaire. Il s'était distingué auparavant par des prix de prose et de poésie, remportés à l'Académie de Marseille et à l'Académie française. Il avait beaucoup de goût, et se faisait un plaisir d'exercer le nôtre. Ses soins redoublèrent en rhétorique : il nous retenait souvent après la classe, au nombre de sept ou huit; il nous lisait nos meilleurs écrivains, nous faisait remarquer leurs beautés, soutenait notre intérêt en nous demandant notre avis; quelquefois même il nous proposait des sujets à traiter.

Un jour il nous demanda la description d'une tempête en vers français : chacun de nous apporta la sienne, et le lendemain elles furent lues au petit comité; il parut content de la mienne. Un mois après, il donna publiquement un exercice littéraire, dans une grande salle du collége. J'étais trop timide pour y prendre un rôle; j'allai me placer dans un coin

de la salle, où bientôt se réunit la meilleure compagnie de Marseille, en hommes et en femmes. Tout à coup je vis tout le monde se lever : c'était à l'arrivée de M. de La Visclède, secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille, établie depuis quelques années; il jouissait d'une haute considération. Le P. Raynaud, son ami, alla au-devant de lui, et le fit placer au premier rang. J'avais alors quinze ans. Dans cette nombreuse compagnie, se trouvaient les plus jolies femmes de la ville, très-bien parées; mais je ne voyais que M. de La Visclède, et mon cœur palpitait en le voyant.

Un moment après, le voilà qui se lève, ainsi que le P. Raynaud, qui, après avoir jeté les yeux de tous côtés, me découvre dans mon coin, et me fait signe d'approcher. Je baisse la tête; je me raccourcis et veux me cacher derrière quelques-uns de mes camarades qui me trahissent. Enfin, le P. Raynaud m'ayant appelé à très-haute voix, je crus entendre mon arrêt de mort. Tous les regards étaient tournés vers moi; je fus obligé de traverser la salle dans toute sa longueur, sur des bancs étroits et très-rapprochés, tombant à chaque pas à droite, à gauche, par devant, par derrière; accrochant robes, mantelets, coiffures, etc. Après une course longue et désastreuse, j'arrive enfin auprès de M. de La Visclède, qui, me prenant par la main, me présente à l'assemblée, et lui parle de la description d'une tempête que j'avais remise au P. Raynaud : de là, l'éloge le plus pompeux de mes prétendus talens. J'en étais d'autant plus déconcerté, que cette description je l'avais prise presque tout entière dans l'Iliade de La Motte. Enfin M. de La Visclède se tut, et l'on jugera de mon état par ma réponse, que je prononçai d'une voix tremblante : « Monsieur.... Monsieur.... j'ai l'honneur d'être... votre très-humble et très-obéissant serviteur Barthelemy. » Je me retirai tout honteux, et au désespoir d'avoir tant de génie.

M. de La Visclède, que j'eus occasion de connaître par la suite, jaloux du progrès des lettres, s'intéressait vivement aux jeunes gens qui montraient quelques dispositions; mais il était si bon et si facile, qu'il ne pouvait leur inspirer que de la présomption.

Je m'étais, de moi-même, destiné à l'état ecclésiastique; mais comme l'évêque de Marseille, M. de Belzunce, refusait d'y admettre ceux qui étudiaient à l'Oratoire, je fis mes cours de philosophie et de théologie chez les jésuites. Dans le premier de ces cours, le professeur, voulant nous donner une idée du cube, après s'être bien tourmenté sans réussir, prit son bonnet à trois cornes et nous dit : Voilà un cube. Dans le second, le professeur du matin, pendant trois ans entiers, et pendant deux heures tous les jours, écumait et gesticulait comme un énergumène, pour nous prouver que les cinq propositions étaient dans Jansénius.

Je m'étais heureusement fait un plan d'étude qui me rendait indifférent aux bêtises et aux fureurs de mes nouveaux régens. Avant de quitter l'Oratoire, j'avais prié un de mes camarades de me communiquer les cahiers de philosophie qu'on y dictait; c'était le système de Descartes qui déplaisait fort aux jésuites : je transcrivais et étudiais en secret ces cahiers. Je m'appliquais en même temps aux langues anciennes, et surtout au grec, pour me faciliter l'étude de l'hébreu, dont je disposai les racines dans des vers techniques, plus mauvais encore que ceux des racines grecques de Port-Royal. Je comparais ensuite le texte hébreu avec le samaritain, ainsi qu'avec les versions chaldéenne et syriaque. Je m'occupais de l'histoire de l'Église, et en particulier de celle des premiers siècles.

Ces travaux attirèrent l'attention du professeur chargé de nous donner, toutes les après-midi, des leçons sur la Bible,

les conciles et les pères. C'était un homme de mérite; son suffrage me flatta; et, pour le justifier, je conçus le projet d'une thèse que je voulais soutenir sous sa présidence, et qui devait embrasser les principales questions sur les livres de l'Écriture sainte, sur l'histoire et la discipline de l'Église. Elles étaient en grand nombre; chaque article devait être le résultat d'une foule de discussions, et demandait un examen approfondi. Dix vigoureux bénédictins n'auraient pas osé se charger de cette immense entreprise; mais j'étais jeune, ignorant, insatiable de travail. Mon professeur craignit sans doute de me décourager, en m'avertissant que le plan était trop vaste; je me précipitai dans le chaos, et je m'y enfonçai si bien, que j'en tombai dangereusement malade. Dans l'état de langueur où je me trouvai pendant long-temps, je ne désirais le retour de mes forces que pour en abuser encore.

Dès qu'elles me furent rendues, j'entrai au séminaire de Marseille, dirigé par les lazaristes, où je trouvai encore un professeur de théologie qui était assez raisonnable, et tous les matins, à cinq heures, une méditation qui ne l'était pas toujours; elle était tirée d'un ouvrage composé par Beuvelet. Le lendemain de mon arrivée, on nous lut, lentement et par phrases détachées, le chapitre où ce Beuvelet compare l'Église à un vaisseau : le pape est le capitaine, les évêques sont les lieutenans; venaient ensuite les prêtres, les diacres, etc. Il fallait réfléchir sérieusement pendant une demi-heure sur ce parallèle : sans attendre la fin du chapitre, je trouvai que dans ce vaisseau mystérieux je ne pouvais être qu'un mousse. Je le dis à mon voisin, qui le dit au sien; et tout à coup le silence fut interrompu par un rire général, dont le supérieur voulut savoir la cause : il eut aussi le bon esprit d'en rire.

J'avais beaucoup de loisir au séminaire; j'étudiai la langue

arabe, j'en recueillis toutes les racines dans l'immense dictionnaire de Golius, et je composai des vers techniques détestables, que j'eus beaucoup de peine à retenir, et que j'oubliai bientôt après. Pour joindre la pratique à la théorie, j'avais fait connaissance avec un jeune maronite, élevé à Rome, au collége de la Propagande, et établi à Marseille auprès d'un de ses oncles qui faisait le commerce du Levant. Il venait tous les jours chez moi, et nous parlions arabe. Un jour il me dit que je rendrais un vrai service à plusieurs maronites, arméniens et autres catholiques arabes, qui n'entendaient pas assez le français, si je voulais leur annoncer la parole de Dieu en leur langue. Il avait quelques sermons arabes d'un jésuite prédicateur de la Propagande; nous choisîmes le moins absurde de tous; je l'appris par cœur. Mes auditeurs, au nombre de quarante environ, dans une salle du séminaire, trouvèrent un accent étranger dans ma prononciation, mais furent d'ailleurs si contens, qu'ils me demandèrent avec instance un second sermon. J'y consentis, et le lendemain quelques-uns d'entre eux vinrent me prier de les entendre à confesse; mais je leur répondis que je n'entendais pas la langue des péchés arabes.

Ce n'était là qu'une scène de folie : en voici une qui peut servir de leçon contre le charlatanisme de l'érudition. Mon maître avait dressé pour mon usage quelques dialogues arabes qui contenaient, par demandes et par réponses, des complimens, des questions, et différens sujets de conversation; par exemple : Bonjour, Monsieur; comment vous portez-vous? — Fort bien, à vous servir. Il y a long-temps que je ne vous ai vu. — J'ai été à la campagne, etc.

Un jour on vint m'avertir qu'on me demandait à la porte du séminaire. Je descends, et me vois entouré de dix ou douze des principaux négocians de Marseille. Ils amenaient avec eux

une espèce de mendiant qui était venu les trouver à la Loge (à la Bourse) : il leur avait raconté qu'il était Juif de naissance; qu'on l'avait élevé à la dignité de rabbin; mais que, pénétré des vérités de l'Évangile, il s'était fait chrétien; qu'il était instruit des langues orientales, et que, pour s'en convaincre, on pouvait le mettre aux prises avec quelque savant. Ces messieurs ajoutèrent avec politesse qu'ils n'avaient pas hésité à me l'amener. Je fus tellement effrayé, qu'il m'en prit la sueur froide. Je cherchais à leur prouver qu'on n'apprend pas ces langues pour les parler, lorsque cet homme commença tout à coup l'attaque avec une intrépidité qui me confondit d'abord. Je m'aperçus heureusement qu'il récitait en hébreu le premier psaume de David, que je savais par cœur. Je lui laissai dire le premier verset, et je ripostai par un de mes dialogues arabes. Nous continuâmes, lui par le deuxième verset du psaume, moi par la suite du dialogue. La conversation devint plus animée; nous parlions tous deux à la fois, et avec la même rapidité. Je l'attendais à la fin du dernier verset : il se tut en effet; mais pour m'assurer l'honneur de la victoire, j'ajoutai encore une ou deux phrases, et je dis à ces messieurs que cet homme méritait, par ses connaissances et par ses malheurs, d'intéresser leur charité. Pour lui, il leur dit dans un mauvais baragouin qu'il avait voyagé en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Italie, en Turquie, et qu'il n'avait jamais vu un si habile homme que ce jeune abbé. J'avais alors vingt et un ans.

Cette aventure fit du bruit à Marseille : j'avais cependant cherché à prévenir l'éclat, car je l'avais racontée fidèlement à mes amis; mais on ne voulut pas me croire, et l'on s'en tint au merveilleux.

Je finis mon séminaire; et, quoique pénétré des sentimens de la religion, peut-être même parce que j'en étais pénétré,

je n'eus pas la moindre idée d'entrer dans le ministère ecclésiastique. Mon évêque aurait pu tirer quelque parti de mon ardeur pour le travail, par l'un de ces petits bénéfices simples dont il pouvait disposer; mais il savait que j'avais lu saint Paul et les pères jansénistes de la primitive Église, tels que saint Augustin et saint Prosper : il savait aussi que je voyais rarement deux jésuites dont il était flanqué, et qui le faisaient penser et vouloir; d'un côté, le père Fabre, qui savait à peine lire, mais qui savait le distraire par des contes plaisans; de l'autre, le père Maire, qui le tenait en activité contre les évêques jansénistes, contre les parlemens, contre les ennemis des jésuites, et par conséquent de l'Église. Il réunissait toutes les grandes charges : théologal de l'évêque, intendant et maître-d'hôtel de la maison, premier grand-vicaire et administrateur général du diocèse; son antichambre, toujours remplie de curés et de vicaires, ressemblait à celle d'un ministre d'état ou d'un lieutenant de police. Il était d'ailleurs sec, impérieux, très-insolent, et, avec une légère teinture de littérature, se croyait le plus habile homme du monde. Je le rencontrais quelquefois par hasard. Un jour il se laissa pénétrer, et me dit que les académies perdraient la religion : ce mot ne m'est jamais sorti de la tête.

A l'abri du père Maire et de tout événement désastreux, maître de mon temps et de mes actions, n'ayant que des désirs que je pouvais satisfaire, mes jours tranquilles coulaient dans des jouissances qui ne me laissaient aucun regret.

Je passai une partie de l'année à Aubagne, dans le sein d'une famille que j'adorais, dans une petite société de gens très-aimables, où nous faisions, soit à la ville, soit à la campagne, des lectures et des concerts. J'allais par intervalles à Marseille revoir quelques membres de l'académie avec lesquels j'avais des relations; de ce nombre était M. l'abbé Four-

nier, chanoine de Saint-Victor, aussi distingué par ses vertus que par ses connaissances dans l'histoire du moyen âge. Il avait fourni beaucoup de notes instructives au *Gallia christiana* et au supplément que l'abbé Carpentier a donné du dictionnaire de Ducange. Tel était encore M. Cary, qui s'était appliqué avec succès à l'étude des monumens antiques : il avait un beau cabinet de médailles, et une précieuse collection de livres assortis à son goût; entre autres ouvrages, nous lui devons l'histoire par médailles des rois de Thrace et du Bosphore. Des connaissances en tout genre, dirigées par un esprit excellent, et embellies par des mœurs douces, rendaient son commerce aussi agréable qu'instructif. Je l'aimais beaucoup; et lorsque son souvenir me rappelle tant d'autres pertes encore plus sensibles, je ne vois dans la vie qu'une carrière partout couverte de ronces qui nous arrachent successivement nos vêtemens, et nous laissent à la fin nus et couverts de blessures.

Quelquefois, après avoir passé toute une journée à m'entretenir avec mon ami de divers sujets de littérature, j'allais passer la nuit chez les minimes, où le P. Sigaloux, correspondant de l'académie des sciences, faisait des observations astronomiques auxquelles il daignait m'associer; car, puisque je fais ici ma confession générale, je dois compter parmi les égaremens de ma jeunesse le temps que j'ai perdu à l'étude des mathématiques, et de l'astronomie en particulier. Je m'accuse aussi d'avoir fait, dans le même temps, beaucoup de vers détestables, quoique je connusse les bons modèles, et plusieurs dissertations de critique, quoique privé des livres nécessaires. Enfin, dans je ne sais quelle année, les religieuses d'Aubagne me proposèrent, vers la fin du carnaval, de leur prêcher les dominicales du carême; j'y consentis. Je n'avais ni sermons ni sermonaire, ni même la bibliothèque des prédicateurs.

Je commençais un sermon chaque lundi, et je le prêchais le dimanche suivant. L'année d'après, même engagement, nouveaux sermons, aussi peu de précautions; mais cette seconde tentative épuisa tellement mes forces, que je ne pus l'achever.

Après avoir erré pendant long-temps d'un sujet à l'autre, je réfléchis sur ma situation : je n'avais point d'état; je venais d'atteindre ma vingt-neuvième année; la famille de mon frère augmentait, et je pouvais lui être un jour à charge.

Tout le monde me conseillait d'aller à Paris. Et qu'y pourrais-je faire, moi, aussi incapable d'intrigues que dénué d'ambition, sans talent décidé, sans connaissance approfondie. J'étais comme un voyageur qui rapporte beaucoup de petites monnaies des pays qu'il a parcourus, mais pas une pièce d'or. Je ne sais quel motif triompha de ces puissantes raisons. Je partis, et passai par Aix, où j'allai voir M. de Bausset, chanoine de la cathédrale, né à Aubagne, où sa famille était établie. Je le connaissais beaucoup; il me dit que le premier évêché vacant lui étant destiné, il avait jeté les yeux sur moi pour en partager les travaux et les honneurs en qualité d'official, de grand-vicaire, etc., et que, dès qu'il serait nommé, il irait à Paris, d'où il me ramènerait. Il me demanda si cet arrangement me convenait. J'étais au comble de la joie; je promis tout, bien persuadé que la fortune ne m'offrirait jamais un établissement plus agréable et plus avantageux. J'avais un état, et je le devais à un homme qui, à un caractère très-aimable, joignait toutes les vertus, et surtout une extrême bonté, la première de toutes.

Délivré d'un poids insupportable, j'arrivai à Paris, au mois de juin 1744. J'avais beaucoup de lettres; j'en présentai une à M. de Boze, garde des médailles du roi, de l'Académie française, et ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Quoique naturellement froid,

il me reçut avec beaucoup de politesse, et m'invita à ses dîners du mardi et du mercredi. Le mardi était destiné à plusieurs de ses confrères de l'Académie des belles-lettres; le mercredi à M. de Réaumur et à quelques-uns de leurs amis. C'est là qu'outre M. de Réaumur, je connus M. le comte de Caylus, M. l'abbé Sallier, garde de la bibliothèque du roi; les abbés Gédoyn, de La Bléterie, du Resnel; MM. de Foncemagne, Duclos, Louis Racine, fils du grand Racine, etc. Je ne puis exprimer l'émotion dont je fus saisi la première fois que je me trouvai avec eux. Leurs paroles, leurs gestes, rien ne m'échappait; j'étais étonné de comprendre tout ce qu'ils disaient; ils devaient l'être bien plus de mon embarras, quand ils m'adressaient la parole.

Ce profond respect pour les gens de lettres, je le ressentais tellement dans ma jeunesse, que je retenais même les noms de ceux qui envoyaient des énigmes au Mercure. De là résultait pour moi un inconvénient considérable : j'admirais, et ne jugeais pas. Pendant très-long-temps je n'ai pas lu de livres sans m'avouer intérieurement que je serais incapable d'en faire autant. Dans mes dernières années, j'ai été plus hardi à l'égard des ouvrages relatifs à la critique et à l'antiquité; j'avais, par de longs travaux, acquis des droits à ma confiance.

Quand je me fus un peu familiarisé avec quelques membres des académies, j'étendis mes liaisons. Je vis les singularités de Paris; je fréquentais les bibliothèques publiques; je pensais à M. l'abbé de Bausset; je cherchais dans la Gazette l'annonce de quelque siége vacant; mais je le voyais bientôt rempli par un autre que lui.

Au bout d'un an à peu près, M. de Bozé, que je voyais assez souvent, et qui, sans dessein apparent, m'avait plus d'une fois interrogé sur mes projets, me parla des siens avec cette indifférence qu'il affectait pour les choses même qu'il

désirait le plus. Le cabinet des médailles exigeait un travail auquel son âge ne lui permettait plus de se livrer. Il avait d'abord compté s'associer M. le baron de La Batie, très-savant antiquaire, de l'Académie des belles-lettres, il venait de le perdre : il hésitait sur le choix d'un associé ; car, disait-il, ce dépôt ne peut être confié qu'à des mains pures, et demande autant de probité que de lumières. Il me fit entrevoir la possibilité de cette association, et je lui témoignai la satisfaction que j'aurais de travailler sous lui. Comme je connaissais son extrême discrétion, ainsi que ses liaisons avec M. Bignon, bibliothécaire, et M. de Maurepas, ministre du département, je crus que cette affaire serait terminée dans huit jours ; mais il était si lent et si circonspect, qu'elle ne le fut que plusieurs mois après. Je fus touché de sa confiance ; je tâchai d'y répondre pendant les sept ans que je vécus avec lui dans la plus grande intimité ; et, après sa mort, je fournis à M. de Bougainville, qui fit son éloge historique en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des belles-lettres, les traits les plus propres à honorer sa mémoire.

Ceux que j'ajoute ici ne la dépareront pas, et sont naturellement amenés par les rapports que j'eus avec lui. L'ordre et la propreté régnaient sur sa personne, dans ses meubles, dans un excellent cabinet de livres presque tous reliés en maroquin, et parfaitement nivelés sur leurs tablettes ; de beaux cartons renfermés dans de riches armoires contenaient ses papiers rangés par classes, copiés par un secrétaire qui avait une très-belle main, et qui ne devait pas se pardonner la moindre faute. Il mettait dans son air et dans ses paroles une dignité, un poids qui semblait relever ses moindres actions ; et dans ses travaux une importance qui ne lui permit jamais de négliger les petites précautions qui peuvent assurer le succès.

J'en vais citer un exemple. En quittant le secrétariat de

l'Académie, il continua de composer les médailles, inscriptions et devises demandées par des ministres, des villes et des corps. Il avait pour ce genre de travail un talent distingué et une patience qui l'était encore plus. S'agissait-il d'une médaille; après avoir long-temps médité son sujet, et s'être arrêté à une idée, il la remettait à son secrétaire, qui lui en rapportait une copie figurée : il la retravaillait, et à chaque changement, nouvelle copie de la part du secrétaire. Son plan une fois arrêté, il appelait Bouchardon, dessinateur de l'Académie. Après une longue discussion sur la disposition des figures et sur tous les accessoires du type, l'artiste travaillait à une première ébauche, qui en nécessitait quelquefois une seconde. Enfin le dessin terminé était envoyé à sa destination, avec un mémoire qui développait l'esprit du monument; et ce mémoire était accompagné d'une lettre, où l'œil le plus perçant n'aurait pu découvrir la moindre irrégularité dans les lettres, dans la ponctuation, et jusque dans les plis de l'enveloppe. Le projet de médaille, approuvé par le roi, était envoyé au graveur, et M. de Boze veillait encore à l'exécution.

Ici je me rappelle l'impatience douloureuse que me causaient tant de menus détails; mais j'en éprouvai une plus forte encore lorsque, après sa mort, la composition des médailles étant revenue à l'Académie, qui en avait toujours été jalouse, je vis les commissaires nommés pour lui présenter le projet d'une médaille ou d'une inscription se traîner avec lenteur au comité, se contenter d'une première idée, et se hâter de sortir; lorsque, le projet des commissaires étant présenté à l'Académie, je vis des séances entières perdues à discuter, disputer sans rien terminer; lorsque j'ai vu les artistes si peu surveillés, que sur la médaille qui représente la statue de Louis XV, le graveur, voyant que les lettres de l'inscription de la base devenaient trop petites pour être lues sans le secours

d'une loupe, y grava les premières lettres qui lui vinrent dans l'esprit, de manière qu'il est impossible d'y rien comprendre.

Je me levais à cinq heures, et je travaillais; j'allais chez M. de Boze à neuf heures, j'y travaillais jusqu'à deux heures; et quand je n'y dînais pas, j'y retournais, et je reprenais mon travail jusqu'à sept à huit heures. Ce qui me coûta le plus, ce fut de m'assujettir à sa laborieuse exactitude. Quand je sortais de son cabinet à deux heures pour y revenir à quatre, je laissais sur le bureau plusieurs volumes ouverts, parce que je devais bientôt les consulter de nouveau; je m'aperçus dès le premier jour que M. de Boze les avait lui-même replacés sur les tablettes. Lorsque je lui présentais un aperçu de mon travail, j'avais beau l'avertir que je l'avais tracé à la hâte : comment pouvais-je échapper à la sévérité d'un censeur qui mettait les points sur les *i*, moi qui souvent ne mettais pas les *i* sous les points? Il s'impatientait d'un mot déplacé, s'effarouchait d'une expression hardie. Tout cela se passait avec assez de douceur, quelquefois avec un peu d'humeur de sa part, avec une extrême docilité de la mienne, car je sentais et je sens encore que sa critique m'était nécessaire.

Ses infirmités habituelles ne lui avaient pas permis d'achever l'arrangement des médailles du roi, transportées depuis peu de temps de Versailles à Paris. Je trouvai les médailles antiques dans leurs armoires; les modernes, ainsi que les monnaies et les jetons, étaient encore dans les caisses. Je les en tirai, et les plaçai, après les avoir vérifiées sur les catalogues. Je tirai de leurs caisses les médailles du maréchal d'Étrées, acquises pour le roi quelques années auparavant, et formant trois suites : l'une, des médaillons des empereurs en bronze; la deuxième, des rois grecs; la troisième, des villes grecques. Il fallait les insérer dans celles du roi, par conséquent comparer et décrire avec soin les médailles que l'on

conservait, et les faire inscrire dans un supplément avec des indications qui renvoyaient à l'ancien catalogue. Ces opérations, qui durèrent plusieurs années, se faisaient sous les yeux de M. de Boze, et je me pénétrais de son expérience.

J'observe ici que, parmi les médaillons du maréchal d'Étrées, il s'en trouvait quelques-uns qui étaient douteux, et d'autres manifestement faux. Mais comme ils avaient été publiés, M. de Boze fut d'avis de les conserver, et même de les inscrire, parce que le garde devait être en état de les montrer à ceux qui voudraient les vérifier. Le même motif a laissé quelques médailles incertaines dans les autres suites. Si jamais on publie le cabinet, on aura soin de le purger de cette mauvaise compagnie.

Dans le même temps, M. de Boze fit acquérir la belle suite des impériales de grand bronze, qui, du cabinet de l'abbé de Rothelin, avaient passé dans celui de M. de Beauvau : ce fut un nouveau travail.

Enfin je fis un premier arrangement pour le cabinet des antiques, placé dans un galetas au-dessus de celui des médailles. C'était une énorme quantité de petites figures, de lampes, vases, agrafes, ustensiles; tout cela se trouvait entassé au milieu du plancher, et j'en décorai les tablettes et les murs.

J'avais à peine commencé cette suite d'opérations, que je me vis sur le point de les abandonner. J'ai dit qu'avant de quitter la Provence, j'avais pris des engagemens avec M. l'abbé de Bausset. Il avait été oublié dans plusieurs nominations; mais à la fin de 1745 on lui conféra l'évêché de Béziers. Il m'en instruisit par une lettre, et me rappela ma promesse: il me la rappela plus fortement encore lorsqu'il fut arrivé à Paris. Je crus que, dans cette circonstance, le seul moyen que je pusse employer pour me dispenser de la remplir était de le faire lui-même l'arbitre de mon sort. Il sentit, en

effet, qu'entraîné par la passion impérieuse des lettres, il me serait impossible de me livrer avec succès et sans une extrême répugnance à des études d'un autre genre; et, ne voulant pas exiger de moi un sacrifice si pénible, il me rendit ma liberté, et me conserva son amitié.

Libre de cet engagement, j'en contractai presque aussitôt avec transport un autre qui me liait irrévocablement à l'objet de ma passion. M. Burette, de l'académie des belles-lettres, mourut au mois de mai 1747, et je fus nommé à la place qu'il laissait vacante. Je devais avoir dans la personne de M. Le Beau un concurrent très-redoutable; mais il voulut bien ne point se présenter en cette occasion, et une autre place ayant vaqué peu de temps après, il y fut élu tout d'une voix. Cependant j'avais sa démarche sur le cœur : M. de Bougainville, mon ami intime, secrétaire perpétuel de l'académie, voulant, à cause de ses infirmités, se démettre de cette place, me proposa pour son successeur au ministre, qui voulut bien m'agréer; mais je refusai, et les engageai l'un et l'autre à me préférer M. Le Beau, qui, quelques années après, trouva le moyen de s'en venger. Je vais quitter le secrétariat, me dit-il; je vous le devais, et je vous le rends. Je le cède à un autre, lui répondis-je; mais je ne cède à personne le plaisir d'avouer qu'il est impossible de vous vaincre en bons procédés.

Je continuais à travailler avec M. de Boze, lorsqu'en 1755 il fut attaqué d'une paralysie qui, quelques mois après, termina ses jours. L'opinion publique me désignait depuis longtemps pour lui succéder; personne n'imaginait que je dusse avoir de concurrent pour une place que j'avais en quelque sorte conquise par dix années de travail et d'assiduité; cependant, le lendemain de sa mort, un de mes confrères à l'Académie, dont je n'ai jamais voulu savoir le nom, eut le courage de la solliciter. Il s'adressa à M. le marquis d'Argenson,

frère du ministre, qui dans un premier mouvement d'indignation, m'en avertit et en prévint son frère. Comme on cherchait d'autres protections, mes amis s'alarmèrent. M. de Malesherbes, qui dirigeait alors la librairie, s'opposa le premier, avec tout le zèle de l'amitié, à l'injustice qu'on voulait me faire : il fut puissamment secondé, à la prière de M. de Bombarde et de M. le comte de Caylus, deux amis communs, par M. le marquis (depuis duc) de Gontaut et M. le comte de Stainville (depuis duc de Choiseul), que je ne connaissais point encore. Leurs démarches réussirent si bien, que M. le comte d'Argenson, dans son travail avec le roi, lui ayant annoncé la mort de M. de Boze, le roi le prévint, et me nomma de lui-même pour le remplacer. M. d'Argenson répondit que c'était précisément le sujet qu'il venait proposer à sa majesté. Le ministre me l'apprit le lendemain, et me parut offensé de ce que nous avions douté de ses intentions ; cependant il m'a toujours parfaitement traité.

L'année d'après, M. de Stainville fut destiné à l'ambassade de Rome. Je rappelle avec un extrême plaisir cette date, parce qu'elle fut l'époque de ma fortune, et, ce qui vaut mieux encore, celle de mon bonheur. Je n'avais pas trouvé l'occasion de le remercier de l'intérêt qu'il m'avait témoigné sans me connaître ; elle se présentait naturellement : il venait de choisir pour secrétaire d'ambassade M. Boyer, mon ami, qui me mena chez lui. L'accueil que j'en reçus m'inspira sur-le-champ de la confiance et de l'attachement. Il me demanda si un voyage en Italie ne conviendrait pas à l'objet de mes travaux : sur ma réponse, il se hâta d'en parler à M. d'Argenson; et, deux jours après, M. Boyer vint de sa part m'avertir que mon voyage était décidé. Je courus chez M. l'ambassadeur pour le remercier; et mon étonnement fut à son comble lorsqu'il dit qu'il me mènerait avec lui, qu'à Rome je logerais chez

lui, que j'aurais toujours une voiture à mes ordres, et qu'il me faciliterait les moyens de parcourir tout le reste de l'Italie. La philosophie ne m'avait pas encore éclairé sur la dignité de l'homme, et je me confondis en remercîmens, comme si un protecteur ne devient pas le protégé de celui qui daigne accepter ses bienfaits.

Des affaires relatives au cabinet me forcèrent de différer mon départ, et m'empêchèrent d'accompagner M. l'ambassadeur : j'en fus dédommagé par l'amitié. M. le président de Cotte, directeur de la monnaie des médailles, avec qui j'étais fort lié, résolut de profiter de cette occasion pour satisfaire le désir qu'il avait depuis long-temps de voir l'Italie. J'en fus ravi ; outre les lumières et tous les avantages que je retirais d'une si douce association, je n'aurais pu, sans son secours, me tirer des embarras d'un si long voyage. J'en prévins aussitôt M. l'ambassadeur, qui me chargea de l'inviter à loger chez lui. Nous partîmes au mois d'août 1755, et nous arrivâmes le 1er novembre.

M. de Stainville y avait déjà acquis la réputation qu'il obtint depuis dans toute l'Europe : il ne la devait pas à la magnificence qui brillait dans sa maison, et qui annonçait le ministre de la première puissance ; il la devait uniquement à la supériorité de ses talens, à cette noblesse qui éclatait dans toutes ses actions, à cette magie qui lui soumettait tous les cœurs qu'il voulait s'attacher, et à cette fermeté qui tenait dans le respect ceux qu'il dédaignait d'asservir. Il avait séduit Benoît XIV par les charmes irrésistibles de son esprit, et les meilleures têtes du sacré collége par sa franchise dans les négociations. En obtenant la lettre encyclique, qui ébranla fortement la constitution *Unigenitus*, il s'attira la haine des jésuites, qui ne lui pardonnèrent jamais de leur avoir ôté des mains cette branche de persécution.

Mme de Stainville, à peine âgée de dix-huit ans, jouissait de cette profonde vénération qu'on n'accorde communément qu'à un long exercice de vertus. Tout en elle inspirait de l'intérêt : son âge, sa figure, la délicatesse de sa santé, la vivacité qui animait ses paroles et ses actions, le désir de plaire qu'il lui était facile de satisfaire, et dont elle rapportait le succès à un époux digne objet de sa tendresse et de son culte, cette extrême sensibilité qui la rendait heureuse ou malheureuse du bonheur ou du malheur des autres, enfin cette pureté d'âme qui ne lui permettait pas de soupçonner le mal. On était en même temps surpris de voir tant de lumières avec tant de simplicité. Elle réfléchissait dans un temps où l'on commence à peine à penser. Elle avait lu avec le même plaisir et la même utilité ceux de nos auteurs qui se sont le plus distingués par leur profondeur et leur élégance. Mon amour pour les lettres m'attira son indulgence, ainsi que celle de son époux ; et dès ce moment je me dévouai à eux, sans prévoir les avantages d'un pareil dévoûment.

Quelques jours après notre arrivée, M. l'ambassadeur voulut bien nous présenter à Benoît XIV, qu'il avait prévenu en notre faveur, et qui nous reçut avec bonté. Nous partîmes ensuite pour Naples, et pendant un mois nous fûmes occupés des singularités de cette ville et de ses environs. Nous allâmes voir les plus anciens monumens de l'architecture grecque, qui subsistent à environ trente lieues au-delà de Naples, dans un endroit où l'on avait autrefois construit la ville de Pæstum. Les salles du palais de Portici, où l'on avait rassemblé les antiquités trouvées dans les ruines d'Herculanum et de Pompéia, nous attirèrent souvent. Nous vîmes avec la plus grande satisfaction cette suite immense de peintures, de statues, de bustes, de vases et d'ustensiles de différentes espèces ; objets, la plupart distingués par leur beauté ou par les usages auxquels ils avaient été employés. Mais nous

vîmes avec encore plus de douleur le honteux abandon où on laissait les quatre à cinq cents manuscrits découverts dans les souterrains d'Herculanum. Deux ou trois seulement avaient été déroulés, et expliqués par le savant Mazochi : ils ne contenaient malheureusement rien d'important, et l'on se découragea. Tout le monde m'assurait qu'on allait reprendre cette opération ; mais cette espérance ne s'est point réalisée. Dans ces derniers temps, j'en parlai souvent à M. le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples en France. Je lui en écrivis ensuite quand il fut parvenu au ministère : il me répondit qu'il était décidé à suivre ce projet, et que, pour en hâter l'exécution, il était d'avis de partager, s'il était possible, ce travail entre différens corps, et d'envoyer successivement quelques-uns de ces manuscrits à notre Académie des belles-lettres, à la société de Londres, d'autres à l'université de Gottingue, etc. Un ou deux mois après, sa mort fut annoncée dans les papiers publics.

J'avais voulu présenter à mon retour, aux savans qui s'occupent de la paléographie, le plus ancien échantillon de l'écriture employée dans les manuscrits grecs. Je m'adressai à M. Mazochi, qui m'opposa la défense expresse de rien communiquer. M. Paderno, garde du dépôt de Portici, me fit la même réponse; il me montra seulement une page d'un manuscrit qu'on avait coupé de haut en bas lors de la découverte; elle contenait vingt-huit lignes. Je les lus cinq à six fois, et, sous prétexte d'un besoin, je descendis dans la cour, et je les traçai sur un morceau de papier, en conservant le mieux que je pouvais la disposition et la forme des lettres. Je remontai; je comparai mentalement la copie avec l'original, et je trouvai le moyen de rectifier deux ou trois petites erreurs qui m'étaient échappées. Il était parlé, dans ce fragment, des persécutions qu'avaient éprouvées les philosophes, à l'excep-

tion d'Épicure. Je l'envoyai tout de suite à l'Académie des belles-lettres, en la priant de ne pas le publier, de peur de compromettre Mazochi et Paderno.

Cependant M. le marquis d'Ossun, ambassadeur de France à Naples, m'avertit que le roi, instruit de ma mission, avait témoigné le désir de me voir. Ce prince était alors dans son superbe château de Caserte, qu'il faisait achever. Je lui fus présenté pendant son dîner : il me parla avec plaisir des découvertes qui se faisaient dans ses états, parut regretter que le garde de ses médailles fût absent, parce que je ne pourrais les voir, ordonna qu'on me montrât de superbes colonnes de marbre récemment apportées à Caserte, et me fit inscrire parmi ceux à qui l'on devait successivement distribuer les volumes des antiquités d'Herculanum. Le soin de les expliquer était confié à monsignor Baïardi, prélat romain que le roi avait attiré dans ses états. Vaste et infatigable compilateur, respectable par les qualités du cœur, redoutable par sa mémoire à ceux qui entreprenaient de l'écouter ou de le lire, Baïardi avait cultivé toutes les espèces de littératures, et transporté dans sa tête un amas énorme, informe, de connaissances qui s'en échappaient avec confusion. Il préluda par le catalogue général des monumens conservés à Portici, en un volume in-folio; et comme les gravures qui devaient les représenter n'étaient pas encore prêtes, il obtint du roi la permission de placer à la tête du grand commentaire une préface destinée à nous instruire de l'époque, des suites et de l'utilité des fouilles d'Herculanum. Il en publia le commencement en sept volumes in-4° sans avoir entamé son sujet.

Je vais exposer sa méthode, pour guider ceux qui seraient tentés de l'imiter. L'interprète des monumens doit faire connaître leurs proportions; mais quelles mesures doit-il employer? De là une longue incursion sur les mesures des Assyriens, des

Babyloniens, des Perses, des Grecs, des Romains. Les monumens furent tirés la plupart des ruines d'Herculanum; ce nom, le même que celui d'Héraclée, fut donné à plusieurs villes : incursion dans les champs de la géographie ancienne. Herculanum fut fondée par Hercule; mais on connaît plusieurs héros de ce nom, le tyrien, l'égyptien, le grec, etc. Il faut donc les suivre dans leurs expéditions, et déterminer celui auquel notre Herculanum doit son origine : incursion dans les champs de la mythologie. On sent bien que de pareilles recherches auraient facilement conduit l'auteur jusqu'au douzième volume; malheureusement il fut prié de s'arrêter en si beau chemin, et quelque temps après il revint à Rome, où je l'allai voir. Je lui demandai s'il finirait sa préface; il me répondit qu'il l'avait suspendue et que, pour se délasser, il s'occupait d'un abrégé de l'histoire universelle, qu'il renfermerait en douze volumes in-12, et dans laquelle il préluderait par la solution d'un problème des plus importans pour l'astronomie et pour l'histoire : c'était de fixer le point du ciel où Dieu plaça le soleil en formant le monde; il venait de découvrir ce point, et il me le montra sur un globe céleste.

J'ai peut-être trop parlé de monsignor Baïardi; mais comme je n'écris que pour moi, et tout au plus pour quelques amis, je veux terminer cet homme, et me raconter à moi-même la première visite que je lui fis à Naples. Je le trouvai dans une grande salle : un rhume violent le retenait sur un sopha dont l'aspect attestait les longs services; il était couvert de vêtemens si antiques, qu'on les aurait pris pour les dépouilles de quelque ancien habitant d'Herculanum. Il travaillait dans ce moment avec son secrétaire. Je le priai de continuer, et m'assis au pied du sofa. Des moines de Calabre l'avaient consulté sur une hérésie qui commençait à se répandre autour d'eux. Ils venaient d'apprendre qu'un certain Copernic soutenait que

la terre tournait autour du soleil. Que deviendra donc ce passage de l'Écriture qui déclare la terre immobile, et ce Josué qui arrête le soleil, et puis le témoignage de nos sens? D'ailleurs, comment ne pas tomber, si nous sommes obligés pendant la nuit d'avoir la tête en bas? Le prélat répondait longuement et savamment à toutes ces questions, sauvait l'honneur des livres saints, exposait les lois de la gravitation, s'élevait contre l'imposture de nos sens, et finissait par conseiller aux moines de ne pas troubler les cendres de Copernic, depuis si long-temps refroidies, et de dormir aussi tranquillement qu'ils l'avaient fait jusqu'alors.

Sa réponse finie, il me réitéra ses excuses; et je lui dis qu'étant envoyé en Italie par le roi de France pour la recherche des médailles qui manquaient à son cabinet, dont j'avais la garde, j'ajoutais à ce devoir celui d'y connaître les savans les plus distingués. Il ôta son bonnet, redoubla de politesses, toussa long-temps, et me demanda la permission de me présenter la signora Maria Laura, son ancienne amie, dont les vertus égalaient les lumières et les talens, qui savait le latin, le grec et l'hébreu, qui dessinait et peignait comme Apelles, jouait de la lyre comme Orphée, et brodait aussi bien que les filles de Minée. L'éloge durait encore quand la signora Laura parut; elle pouvait avoir de soixante à soixante-cinq ans; lui, de soixante-cinq à soixante-dix.

Dans le courant de la conversation, il m'assura qu'il descendait du chevalier Bayard, et qu'il était Français non-seulement de naissance, mais encore d'inclination. Il se plaignit ensuite de la manière dont on conduisait les travaux d'Herculanum, de la négligence des ministres à l'égard des manuscrits, de la jalousie qu'excitait contre lui le traitement honorable qu'il recevait du roi. Je ne sais par quel hasard je citai M. le comte de Caylus; aussitôt il s'écrie : Quoi! vous con-

naissez M. de Caylus? c'est mon bon ami. Écoutez, signora Laura : ce M. de Caylus est un des plus grands seigneurs de France, un des plus savans hommes du monde; c'est lui qui préside toutes les académies de Paris, qui protége tous les arts, il sait tout; il écrit sur tout; ses ouvrages font l'admiration de toute l'Europe. Et tout de suite, s'adressant à moi, il me dit en français : « Qu'a-t-il fait le Caylous? Je n'ai jamais rien vou de loui. » Et sans attendre ma réponse, il sonna, et se fit apporter une grande boîte toute pleine de papiers; c'était le recueil de ses œuvres latines. Il me proposa d'en entendre un morceau. J'en serai ravi, lui dis-je; mais, monsignor, vous toussez beaucoup. Il me répondit qu'il sacrifierait tout au plaisir de me procurer quelque amusement; et, dans cette vue, il choisit une pièce intitulée : *Description anatomique du cerveau.* Outre que la matière m'était assez étrangère, les Italiens prononcent le latin d'une manière si différente de la nôtre, que le charme de ses vers ne venait pas jusqu'à moi. Mme Laura, qui s'en aperçut, l'interrompit vers le centième vers; et lui ayant représenté qu'un si beau sujet devait être médité pour être bien senti, elle lui proposa de lire sa Fontaine de Trévi. Madame a raison, me dit-il : vous venez de Rome, vous avez plus d'une fois admiré cette belle fontaine; j'y étais quand on la découvrit; l'*oestro poetico* s'empara de moi, et je le répandis à grands flots sur la pièce suivante. J'eus beau lui dire : Monsignor, vous toussez beaucoup; il fallut l'écouter. Voici le plan de ce petit poëme.

Le poète court à la nouvelle fontaine; il aperçoit de loin le beau Neptune qui frappe de son trident les rochers entassés sous ses pieds, et en fait jaillir des torrens impétueux. Il approche du bassin, où ces eaux rassemblées lui présentent un spectacle ravissant : ce sont des naïades qui se jouent dans leur sein; lui-même se mêle à leurs jeux. Un pou-

voir inconnu, en le revêtant tout à coup d'une figure céleste, lui avait prodigué tous les attraits qui brillaient dans ses nouvelles compagnes. On conçoit aisément qu'une main capable de peindre les fibres imperceptibles du cerveau pouvait appliquer les plus riches couleurs à des beautés plus réelles; aussi n'avait-il rien épargné pour décrire avec une exactitude scrupuleuse les heureux changemens qu'il avait éprouvés. Il s'arrêtait avec complaisance sur la légèreté des mouvemens, la justesse des proportions, l'arrondissement des formes et la douceur des traits.

Pendant qu'il me présentait ce tableau, dégradé par une lecture rapide et une prononciation étrangère à mes oreilles, je comparais l'état de cette ancienne nymphe des eaux avec son état actuel : son menton recourbé et garni d'une barbe épaisse, ses joues pendantes et semées de taches jaunes, ses yeux profondément ensevelis dans leur orbite, ses rides repliés en plusieurs manières sur son front, tout cela me frappa tellement que, la lecture finie, après quelques complimens, je dis à l'auteur : Je ne puis portant pas dissimuler que depuis votre métamorphose vous êtes un peu changé. Mme Laura en convint; il en rit; et croyant, à cette mauvaise plaisanterie, que je m'amusais beaucoup : Encore un moment, me dit-il; vous m'avez vu en néréide, je vais à présent me montrer en bacchante; et, en tirant aussitôt de son inépuisable cassette un dithyrambe d'un volume effroyable, et rassemblant ses forces, il entonna le cantique sacré; mais la chaleur avec laquelle il déclamait lui causa dès les premiers vers un redoublement de toux si violent, que Mme Laura, alarmée, joignit d'elle-même ses prières aux miennes pour l'engager à remettre à un autre jour la suite de sa lecture. Il y consentit, quoiqu'à regret; et je me sauvai bien vite, bien résolu à ne plus fatiguer sa poitrine.

Je me fais un plaisir de joindre ici les noms de plusieurs personnes de savoir ou de goût, que j'eus occasion de connaître en Italie. Je voyais souvent à Naples le chanoine Mazochi, le comte de Gazole, le duc de Noïa et le comte de Pianura. Il eût été difficile de réunir plus de piété, de modestie et de connaissances qu'en avait le premier. Il travaillait alors sur des inscriptions trouvées à Héraclée. Cet ouvrage, monument d'une profonde érudition et d'un courage invincible, ne laisserait rien à désirer, s'il n'était hérissé d'un trop grand nombre de notes, qui, quoique instructives, n'intéressent point, parce qu'elles sont inutiles. M. de Gazole faisait l'accueil le plus flatteur aux étrangers éclairés que les nouvelles découvertes attiraient à Naples. M. de Noïa avait, des seules médailles de la grande Grèce, formé une collection immense. M. de Pianura ne se bornait pas à cette seule suite; son cabinet en offrait de toutes les espèces. Il avait eu la complaisance de m'en céder plusieurs; et je le pressai d'y joindre celle de Cornélia Supera, qu'il venait d'expliquer [1], et par laquelle il montrait que cette princesse était femme de l'empereur Émilien; mais il n'osa pas s'en défaire sans l'agrément du roi. Je priai M. d'Ossun d'en parler au ministre Tanucci, qui répondit avec une importance despotique : Si la médaille en question est double dans le cabinet de M. Pianura, il peut disposer de l'une; si elle est unique, le roi ne veut pas qu'elle sorte de ses états.

A Rome, j'eus des liaisons plus ou moins étroites avec le P. Pacciaudi, théatin; le P. Corsini, général des écoles pies; les PP. Jacquier et Le Sueur, minimes; le P. Boscowitz, jésuite; MM. Bottari et Assemanni, préfets de la bibliothèque

[1] Lettera al reverendissimo padre D. Gian Francesco Baldini, generale della congregazione de' clerici regolari di Somasca. Napoli, 1751.

du Vatican; le marquis Lucatelli, garde de cette bibliothèque; M. l'abbé Venutti; M. le chevalier Vettori; MM. les cardinaux Passionei, Albini et Spinelli, auquel je dédiai mon explication de la mosaïque de Palestrine.

A Florence, MM. Stosch et Gori; à Pesaro, M. Passeri, M. Annibal Olivieri, à qui, depuis mon retour en France, j'adressai une lettre sur quelques monumens phéniciens.

A la fin de janvier 1757, M. l'ambassadeur vint à Paris. Nommé, peu de temps après, à l'ambassade de Vienne, il m'écrivit pour m'engager à revenir avec Mme l'ambassadrice. A notre arrivée, il m'apprit l'arrangement qu'il avait fait pour moi avec mon nouveau ministre, M. de Saint-Florentin. Je devais les accompagner à Vienne; j'irais ensuite, aux dépens du roi, parcourir la Grèce et les îles de l'Archipel, et reviendrais par Marseille. Quelque attrait qu'eût pour moi ce projet, je fus obligé d'y renoncer, parce qu'après une si longue absence, je ne pouvais pas laisser plus long-temps le cabinet des médailles fermé.

Ma vie a été tellement liée à celle de M. et de Mme de Choiseul, ils ont tellement influé sur les événemens de la mienne, qu'il m'est impossible de parler de moi sans parler d'eux. Qu'on ne s'étonne donc pas de les rencontrer sans cesse dans mes mémoires.

A la fin de 1758, M. de Stainville, désormais duc de Choiseul, fut rappelé de Vienne, et fait ministre des affaires étrangères. Au premier moment que je le vis, il me dit que c'était à lui et à sa femme de s'occuper de ma fortune, à moi de les instruire de mes vues. Je ne m'attendais pas à tant de bontés, et forcé de m'expliquer, je répondis qu'une pension de six mille livres sur un bénéfice, jointe au traitement de ma place de garde des médailles, me suffirait pour entretenir deux neveux que j'avais au collége, et un troisième

que je comptais appeler incessamment. Je rougis aussitôt de mon indiscrétion ; il en sourit, et me rassura.

Je proteste ici que c'est la seule grâce que j'aie jamais demandée à M. et à Mme de Choiseul : j'avoue en même temps que je n'avais pas besoin de sollicitation auprès d'eux ; et si l'on voulait savoir d'où me vint cette fortune si considérable pour un homme de lettres, je répondrais : Au besoin pressant qu'ils avaient de contribuer au bonheur des autres, à cette sensibilité profonde qui ne leur permit jamais d'oublier les attentions qu'on avait pour eux, à ce caractère noble et généreux qui leur persuadait qu'en fait de sentiment, ce n'est rien faire que de ne pas faire tout ce qu'on peut. Cependant, comme de si nobles dispositions sont presque toujours dangereuses dans les dépositaires du pouvoir, lorsqu'ils n'ont pas soin de les surveiller, je dois avertir, d'après des exemples sans nombre, que M. et Mme de Choiseul n'auraient jamais consenti à faire la moindre injustice pour servir leurs amis. Je n'ai jamais pu m'acquitter de tout ce que je leur dois ; l'unique ressource qui me reste aujourd'hui, c'est de perpétuer dans ma famille le souvenir de leurs bienfaits.

En 1759, M. de Choiseul, ayant obtenu pour l'évêque d'Évreux, son frère, l'archevêché d'Albi, me fit accorder une pension de quatre mille livres sur ce bénéfice.

Il parut, en 1760, une parodie sanglante d'une scène de Cinna, contre M. le duc d'Aumont et M. d'Argental. Les parens et les amis du premier soulevèrent toute la cour contre M. Marmontel, soupçonné d'être l'auteur de cette satire, parce qu'il avait eu l'indiscrétion de la lire dans un souper. On travailla en conséquence à lui faire ôter le privilége du Mercure, dont il avait singulièrement augmenté les souscriptions. Pour lui nuire plus sûrement, on représenta à Mme de Choiseul que le Mercure rendait, tous frais faits,

vingt mille livres; qu'il n'exigeait qu'une légère surveillance de la part de l'auteur, parce que ce travail se faisait par des commis, et qu'en me procurant ce journal, elle serait désormais dispensée de solliciter en ma faveur l'évêque d'Orléans, qui s'était enfin déterminé à réserver exclusivement pour la noblesse les abbayes et les bénéfices de quelque valeur. Mme de Choiseul communiqua ce projet à Mme de Grammont, ainsi qu'à M. de Gontaut, et tous trois en parlèrent à Mme de Pompadour, en déclarant positivement qu'ils ne prétendaient influer en aucune manière sur le jugement de M. Marmontel. M. le duc de Choiseul ne voulut pas se mêler de cette affaire.

Je ne connaissais M. Marmontel que pour l'avoir vu deux ou trois fois chez Mme du Boccage; mais je me sentais une extrême répugnance à profiter des dépouilles d'un homme de mérite. Je m'en expliquai plus d'une fois avec Mme de Choiseul, soit de vive voix, soit par écrit; mais, persuadée par tous ceux qui la voyaient que M. Marmontel était coupable, et qu'il ne pouvait pas garder le Mercure, elle ne concevait pas les motifs de ma résistance. Je priai M. de Gontaut de les exposer à Mme de Pompadour, qui les approuva d'autant plus qu'elle ne voulait pas perdre M. Marmontel.

Je me trouvais alors dans une situation bien pénible : j'étais attendri du vif intérêt que me témoignait publiquement Mme de Choiseul, et je risquais, par un refus obstiné, de condamner ses démarches, et de les faire regarder comme despotisme de bienfaisance : d'un autre côté, si la cour était contre M. Marmontel, Paris était pour lui : tous les gens de lettres, par esprit de corps, juraient une haine éternelle à celui qui oserait prendre sa place.

Les esprits parurent se calmer pendant quelques jours, et je me croyais hors de danger, lorsque tout à coup M. d'Aumont produisit une lettre que M. Marmontel venait de lui

écrire pour l'exhorter à laisser tomber cette affaire. Cette lettre fit un très-mauvais effet, et ranima les poursuites de M. d'Aumont et de ses partisans ; alors il fut décidé qu'on me donnerait le privilége du Mercure ; et qu'à mon refus, il serait accordé à M. de La Place. Je fis alors une faute essentielle : je pensai que, s'il tombait entre les mains de ce dernier, il n'en sortirait plus ; que, si je l'acceptais, on me permettrait, après que les préventions seraient dissipées, de le rendre à M. Marmontel. J'écrivis à Mme de Choiseul, et lui exposai les raisons qui me déterminaient enfin à me charger de ce journal. Le privilége me fut expédié ; et me dessilla les yeux ; prévoyant le tissu de plaintes, de tracasseries, de dangers auxquels je m'étais exposé, je frémis de l'erreur de mes bonnes intentions. Heureusement je reçus avec le privilége une lettre de M. de Choiseul qui calma un peu mes inquiétudes. Il vint le soir même à Paris ; je le vis : il me conseilla d'aller tout de suite chez M. d'Aumont, de lui présenter le privilége du Mercure, de le prier instamment de le rendre à M. Marmontel, en lui représentant qu'il ne pouvait se venger d'une manière plus noble et plus digne de lui. Je volai chez M. d'Aumont, je le conjurai, je le pressai ; j'avais tant d'intérêt à le persuader ! mais je traitais avec un homme obstiné comme tous les petits esprits, implacable comme tous les cœurs ignobles. Je crus un moment qu'il allait se rendre : il paraissait ébranlé ; mais il s'arrêta tout à coup en me disant qu'il n'était pas le maître, et qu'il avait des ménagemens à garder avec sa famille.

Je vins tristement rendre compte de ma mission à M. de Choiseul, qui me mena le jour même à Versailles. En arrivant, il remit le privilége à M. de Saint-Florentin, et retint pour moi sur ce journal une pension de cinq mille livres, que je trouvai trop forte. M. de La place eut le Mercure, dont les

souscriptions diminuèrent bientôt au point que les pensionnaires en conçurent de vives alarmes. Pour ne pas les augmenter, je permis à M. Lutton chargé de la recette et de la dépense, de prélever sur ma pension les gratifications accordées à des auteurs qui fournissaient des pièces au Mercure; enfin, quelques années après, je fus assez heureux pour pouvoir renoncer entièrement à cette pension. Je n'ai su que depuis que la parodie était de M. de Curi, et que M. Marmontel avait mieux aimé sacrifier sa fortune que de trahir son ami.

Il vaqua successivement plusieurs places à l'Académie française : les philosophes se déclaraient avec raison, pour M. Marmontel; le parti opposé réussissait toujours à l'écarter. Dans une occasion où ses espérances paraissaient mieux fondées, M. d'Argental, qui jouait un rôle si ridicule dans la parodie de Cinna, intrigua plus vivement auprès des académiciens qui avaient de l'amitié pour moi ; ils me pressèrent de nouveau de me présenter, et de nouveau je rejetai cette proposition; j'obtins même de M. Gontaut qu'il représenterait, chez Mme de Pompadour, à ceux qui voulaient s'opposer à la réception de M. Marmontel, combien il était cruel, après avoir ruiné un homme de mérite, de le poursuivre avec tant d'acharnement.

Quelques philosophes ne me pardonnèrent jamais l'acceptation momentanée du privilége du Mercure, et encore moins la protection de M. et de Mme de Choiseul.

J'ai vu dans un recueil de lettres manuscrites que M. d'Alembert écrivait de Berlin à Mlle L'Espinasse combien cette prévention l'avait rendu injuste. On lui avait mandé apparemment que je comptais disputer à M. Marmontel une place vacante à l'Académie, ce qui était absolument faux; il répond qu'un seul Marmontel vaut mille Barthelemy. Je suis bien convaincu que M. Marmontel a plus de mérite que moi ; mais

je ne pense pas qu'il en ait mille fois plus, et le calcul du géomètre ne me paraît pas juste.

Encore un mot sur l'Académie française. Après la réception de M. Marmontel, M. de Foncemagne, et ses amis, qui étaient fort nombreux, entreprirent plus d'une fois de me mettre sur les rangs. Plusieurs raisons m'arrêtèrent : je n'avais que trop occupé le public pendant la malheureuse affaire du Mercure ; je n'étais pas assez jaloux des honneurs littéraires pour les acheter au prix des tracasseries d'une élection orageuse ; j'avais trop de vanité pour désirer d'entrer dans un corps où l'opinion publique me placerait dans les derniers rangs. Deux puissances philosophiques, Duclos et d'Alembert, avaient déclaré la guerre à la cour, et surtout à M. de Choiseul, qui faisait beaucoup de cas de leurs talens, et très-peu de leurs principes : à chaque séance, ils produisaient contre lui de nouveaux manifestes. Comment aurais-je pu essuyer tranquillement ces scènes de fureur, puisque ceux des académiciens qui n'avaient aucune liaison avec ce ministre en étaient indignés? Cette guerre dura jusqu'au moment où l'élévation de Mme Du Barry menaça la France de la faveur de M. d'Aiguillon. Duclos et d'Alembert protégeaient M. de La Chalotais, poursuivi par M. d'Aiguillon, et soutenu disait-on, par M. de Choiseul. Dès ce moment tous les crimes de ce dernier disparurent ; on résolut de lui accorder la paix avec un traité d'alliance, et on lui fit offrir par le baron de Breteuil la première place vacante à l'Académie française, en le dispensant des visites d'usage. M. de Choiseul, qui n'avait jamais été instruit de leurs dispositions successivement hostiles et pacifiques, fut touché de cette attention ; et, sans l'exil qui survint tout à coup, il aurait entendu son éloge dans cette salle qui avait si souvent retenti d'injures contre lui.

Je présume que leur amnistie se serait étendue sur moi ; car,

vers ce temps-là, M. d'Alembert, ayant témoigné sa surprise à M. Gatti, notre ami commun, de ce que je ne me présentais pas à l'Académie, ajouta avec une sorte de dépit : Après tout, je n'imagine pas que personne au monde ne fût flatté de se voir inscrit dans une liste où se trouvent les noms de Voltaire, de Buffon, et j'ose dire encore, celui de d'Alembert.

Je dirai bientôt les motifs qui me déterminèrent dans la suite à me présenter. Je vais maintenant reprendre le cours de ma fortune, qui ne m'était précieuse que parce que je la devais à l'amitié, et qu'elle me faisait jouir du plaisir si vif de faire quelque bien. Un jour que Mme de Choiseul parlait à son mari de mon attachement pour eux, il répondit, en souriant, par ce vers de Corneille :

Je l'ai comblé de biens, je veux l'en accabler.

En 1765, la trésorerie de Saint-Martin de Tours vint à vaquer : c'était la seconde dignité du chapitre ; le roi en avait la nomination. M. et Mme de Choiseul la demandèrent pour moi. Je profitai de cette occasion pour remettre deux mille livres de ma pension sur le Mercure, dont mille livres furent données, à ma sollicitation, à M. Marin, et mille livres à M. de La Place, pour l'aider à payer les autres pensions supportées par ce journal.

M. le duc du Maine, étant colonel général des Suisses, avait créé, pour M. de Malézieux, qu'il aimait beaucoup, la charge de secrétaire général, à laquelle il attacha des droits qui lui appartenaient, et dont il fit le sacrifice. M. de Choiseul avait déjà disposé une fois de cette place en faveur de M. Dubois, premier commis de la guerre, avec réserve d'une pension de six mille livres pour Mme de Saint-Chamans, petite-fille de M. de Malézieux. M. Dubois étant mort dans les derniers jours de janvier 1768, M. de Choiseul me donna la

place ; et les gens de lettres, par droit de jalousie, jetèrent les hauts cris. Les deux principaux, Duclos et d'Alembert, se rendirent chez M. de Malesherbes, et lui en parlèrent avec aigreur, et même avec courroux : il ne réussit à les calmer un peu qu'en leur représentant que cette place pourrait devenir, par cet exemple, le patrimoine des gens de lettres. Je ne puis trop répéter, que les revenus du secrétaire général appartenant dans le principe au colonel général, il pouvait en disposer à sa fantaisie : j'ajoute en même temps que, quelques jours après ma nomination, j'abandonnai les trois mille livres qui me restaient sur le Mercure ; que j'en fis passer mille à M. de Guignes, mille à M. de Chabanon, tous deux mes confrères à l'Académie, et mille à M. de La Place, auteur du Mercure. J'avoue qu'en cette occasion, d'Alembert et les autres philosophes mirent beaucoup plus de prix à ce sacrifice que je n'y en mettais moi-même.

En 1771, M. d'Aiguillon fit ôter les Suisses à M. de Choiseul, qui était à Chanteloup : j'y étais aussi. Il envoya sa démission, je voulus l'accompagner de la mienne. Il me conseilla d'aller à Paris et de ne pas m'en dessaisir sans quelque indemnité. J'étais bien résolu, si la place de colonel général passait à quelque grand seigneur, de lui remettre sur-le-champ mon brevet, et de retourner tout de suite à Chanteloup ; mais elle fut conférée à M. le comte d'Artois, et la démarche projetée me parut peu respectueuse. Le lendemain de mon arrivée, je vis Mme de Brionne, qui m'honorait de ses bontés : M. le maréchal de Castries était chez elle, et partait pour Versailles ; elle le pria d'agir pour me faire conserver ma place. Je les priai l'un et l'autre, avec une chaleur dont ils me parurent touchés, de me la faire ôter au plus tôt, parce qu'ayant pris un engagement avec M. de Choiseul, je ne pouvais en prendre un second avec qui que ce fût. Je me rendis aussitôt

à Versailles ; je présentai mon brevet à M. le comte d'Affry, chargé, sous M. le comte d'Artois, du détail des régimens suisses. Il le refusa, et me montra en même temps une lettre de M. de Choiseul qui le priait de veiller à mes intérêts. L'indignation que causait à la cour la nouvelle persécution que M. de Choiseul éprouvait de la part de MM. d'Aiguillon et de La Vauguyon, s'était tournée en bienveillance pour moi ; tout le monde murmurait, et m'exhortait à soutenir mes droits. Le jeune comte d'Artois s'était plaint au roi de ce qu'on le forçait de commencer l'exercice de sa nouvelle charge par une injustice criante ; et le roi lui avait répondu qu'on me ferait un traitement dont je serais satisfait. Cependant MM. de Montaynard, de La Vauguyon et d'Aiguillon pressaient M. d'Affry de mettre cette affaire sous les yeux du roi ; je l'en pressais avec encore plus d'ardeur ; il différait toujours. Dans l'intervalle, deux ou trois courtisans du second ou du troisième ordre me demandèrent en secret s'ils pourraient, sans déplaire à M. et à Mme de Choiseul, solliciter ma place. Un autre homme vint m'avertir que, si je promettais de ne pas retourner à Chanteloup, on pourrait s'adoucir en ma faveur. Je ne voulus pas remonter au premier auteur de cet avis ; mais celui qui me le donnait était attaché au duc d'Aiguillon. Enfin M. d'Affry, me voyant inébranlable dans ma résolution, termina cette affaire, et me fit réserver sur la place une pension de dix mille livres, que je n'avais pas demandée. Le lendemain je retournai à Chanteloup.

Depuis assez long-temps l'état de ma fortune me permettait de me procurer des aisances que je crus devoir me refuser. J'aurais pris une voiture si je n'avais craint de rougir en rencontrant à pied, sur mon chemin, des gens de lettres qui valaient mieux que moi : je me contentai d'avoir deux chevaux de selle, afin de pouvoir prendre l'exercice du cheval, qui

m'avait été ordonné par les médecins. J'acquis les plus belles et les meilleures éditions des livres nécessaires à mes travaux, et j'en fis relier un très-grand nombre en maroquin ; c'est le seul luxe que j'aie jamais cru pouvoir me pardonner. J'élevai et j'établis le mieux qu'il me fut possible trois de mes neveux ; je soutins le reste de ma famille en Provence. Je ne refusai jamais les infortunés qui s'adressaient à moi ; mais je me reproche avec amertume de les avoir trop préférés à des parens dont les besoins ne m'étaient pas assez connus, par leur faute, ou par la mienne.

Mon revenu, considérable sans doute pour un homme de lettres, même après que j'eus perdu la place de secrétaire général des Suisses, l'eût été beaucoup plus si je ne l'avais borné moi-même par des cessions et par des refus. On a déjà vu que je m'étais démis de ma pension sur le Mercure ; j'avais pareillement cédé celle dont je jouissais en qualité de censeur. J'avais refusé deux fois la place honorable et utile de secrétaire perpétuel de l'Académie des belles-lettres. Après la mort de M. Hardion, garde des livres du cabinet du roi à Versailles, M. Bignon voulut bien m'offrir cette place, qui procurait de l'agrément et du revenu ; je l'engageai à en disposer en faveur d'un autre. M. Lenoir ayant donné, en 1789, sa démission de la place de bibliothécaire du roi, M. de Saint-Priest, alors ministre, eut la bonté de me la proposer. Séduit par l'espoir de fixer à l'avenir cette place dans la classe des gens de lettres, je fus tenté de l'accepter, quoique je sentisse combien le sacrifice de mon temps et de mes travaux littéraires me serait douloureux ; mais, ayant bientôt reconnu qu'on ne me l'offrait que parce qu'on me croyait nécessaire, dans les circonstances actuelles, pour l'assurer au président d'Ormesson, qui en avait traité avec M. Lenoir, et qu'il s'agissait de faire mon adjoint ou mon survivancier ; dégoûté d'ailleurs par

la difficulté que ma nomination mettait aux arrangemens d'intérêt entre M. Lenoir et lui, arrangemens auxquels je devais et voulais être étranger; et voyant s'évanouir l'espoir qui seul pouvait vaincre ma répugnance, je renonçai aux vues ambitieuses que j'avais eues pour les lettres, et non pour moi. La manière dont mon remercîment fut reçu, et la facilité avec laquelle l'affaire se termina aussitôt après, me persuadèrent que j'avais pris le bon parti, et que, si on avait trouvé d'abord très-nécessaire de me mettre en place, on trouvait alors très-utile de me laisser de côté.

Je ne dois pas omettre, dans le récit des événemens de ma vie, mon admission à l'Académie française, dont je m'étais toujours tenu éloigné, ni les raisons qui me forcèrent en quelque sorte d'y solliciter une place cette même année 1789. M. Beauzée venait de mourir : le succès du *Voyage d'Anacharsis* avait enflammé le zèle de quelques membres de cette compagnie avec lesquels j'étais lié depuis long-temps. Ils communiquèrent leurs sentimens de bienveillance pour moi à un grand nombre de leurs confrères, qui les engagèrent à me proposer la place que M. Beauzée laissait vacante. Je fus touché de la chaleur avec laquelle ils m'exprimèrent le vœu de l'Académie; mais j'avais pris mon parti, et malgré leurs instances je tins ferme, en opposant mon âge, et surtout mon éloignement pour toute représentation publique et pour tout nouvel engagement. Je m'en croyais quitte, lorsque j'appris, quelques jours après, que l'Académie, dans une de ses séances, avait résolu de m'élire, malgré ma résistance. Il était aisé de prévoir les suites de cette résolution : si, après l'élection, j'acceptais la place, on ne manquerait pas de dire que j'avais voulu me dispenser des visites d'usage, et obtenir une distinction à laquelle les plus grands hommes n'avaient pas prétendu; si je refusais, j'outrageais un corps respectable au mo-

ment même où il me comblait d'honneur. Je n'hésitai donc plus, je fis mes visites; mon âge avait écarté les concurrens; et pour comble de bonheur, M. de Boufflers, qui m'avait toujours témoigné de l'amitié, fit, en qualité de directeur, les honneurs de la séance. On eut de l'indulgence pour mon discours; on fut enchanté de l'esprit, des grâces et des réflexions neuves et piquantes qui brillaient dans le sien, et une partie de l'intérêt qu'il excita rejaillit sur le choix de l'Académie.

Depuis cette époque, battu presque sans relâche par la tempête révolutionnaire, accablé sous le poids des ans et des infirmités, dépouillé de tout ce que je possédais, privé chaque jour de quelqu'un de mes amis les plus chers, tremblant sans cesse pour le petit nombre de ceux qui me restent, ma vie n'a plus été qu'un enchaînement de maux. Si la fortune m'avait traité jusqu'alors avec trop de bonté, elle s'en était bien vengée; mais mon intention n'est pas de me plaindre. Quand on souffre de l'oppression générale, on gémit, et on ne se plaint pas : qu'il soit seulement permis à mon ame oppressée par la douleur de donner ici quelques larmes à l'amitié... Je dois dire néanmoins qu'au milieu de la tourmente j'ai éprouvé une consolation bien inattendue, qui m'a fait croire pour un moment que j'étais tout à coup transporté dans un autre monde; et je ne pourrais sans ingratitude taire le nom de l'homme humain et généreux auquel j'en suis redevable.

Aussitôt après ma sortie des Madelonettes, où j'avais été constitué prisonnier le 2 septembre de cette année 1793, sur la dénonciation de je ne sais quel commis, ainsi que les autres gardes de la bibliothèque, et mon neveu Courçay, qui était mon adjoint au cabinet des médailles, j'appris que, malgré la fausseté reconnue de cette dénonciation, on allait nous remercier et nommer à nos places. Ce bruit paraissait d'autant plus fondé qu'on ne me rendait point les clefs du cabinet, que le

ministre de l'intérieur avait fait retirer au moment de notre arrestation, et qu'elles étaient confiées chaque jour, non à moi ou à mon neveu, mais au commis de ce dépôt, qui le tenait ouvert soir et matin au public. Je m'attendais donc à chaque instant à me voir enlever la dernière ressource qui me restât pour subsister, lorsque le 12 octobre au soir, je vis entrer le citoyen Paré, ministre de l'intérieur, qui me remit une lettre qu'il m'avait écrite lui-même, et qu'il me pria de lire. Cette lettre contraste si fort avec nos mœurs actuelles, elle honorera tellement le ministre qui a pu l'écrire dans ces temps malheureux, que je ne puis résister au désir de la transcrire ici, pour lui payer, autant qu'il est en moi, le tribut de ma reconnaissance.

Le 2e jour du 1er mois, l'an II de la république, une et indivisible.

PARÉ, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,

A BARTHELEMY,

GARDE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

« En rentrant dans la bibliothèque nationale, d'où quel-
» ques circonstances rigoureuses vous ont momentanément
» enlevé, dites comme Anacharsis, lorsqu'il contemplait
» avec saisissement la bibliothèque d'Euclide : *C'en est fait,*
» *je ne sors plus d'ici*[1]. Non, citoyen, vous n'en sortirez plus,
» et je fonde ma certitude sur la justice d'un peuple qui se
» fera toujours une loi de récompenser l'auteur d'un ouvrage
» où sont rappelés avec tant de séduction les beaux jours de

[1] Tome III

» la Grèce, et ces mœurs républicaines qui produisaient tant
» de grands hommes et de grandes choses. Je confie à vos
» soins la bibliothèque nationale; je me flatte que vous ac-
» cepterez ce dépôt honorable, et je me félicite de pouvoir
» vous l'offrir. En lisant pour la première fois le *Voyage*
» *d'Anacharsis*, j'admirais cette production où le génie sait
» donner à l'érudition tant de charmes; mais j'étais loin de
» penser qu'un jour je serais l'organe dont un peuple équi-
» table se servirait pour donner à son auteur un témoignage
» de son estime.

» Je ne vous dissimulerai pas que ce sanctuaire des con-
» naissances humaines s'est peu ressenti jusqu'à présent de
» l'influence de la révolution; que le peuple ignore encore
» que ce domaine est le sien, qu'il doit en jouir à toute heure,
» et qu'il doit n'y rencontrer que des *Callias*, également dis-
» posés à l'accueillir et à l'instruire fraternellement. Faites
» donc, citoyen, que ce monument, si digne d'une grande
» nation, nous rappelle enfin tous ces précieux avantages que
» l'esprit et les yeux trouvaient à recueillir dans les plus pe-
» tites républiques de l'antiquité.

» Paré. »

Le ton plus qu'obligeant de cette lettre, la démarche du ministre, les grâces dont il accompagnait le bienfait, ses instances pour me déterminer à l'accepter, les témoignages d'intérêt dont il me comblait, tout était fait pour me toucher : je ne pouvais trouver de termes pour exprimer la reconnaissance dont j'étais pénétré; mais le sentiment de mon impuissance pour remplir, dans l'état où je suis, les devoirs de la place de bibliothécaire, me donna la force de résister. Il eut la bonté de m'en marquer du regret, et ne consentit qu'avec

peine à me laisser dans celle que j'occupais depuis si long-temps, et qui avait toujours suffi à mon ambition.

J'ai donné, au commencement de ce mémoire, une idée sommaire de mes travaux au cabinet des médailles pendant les dernières années de mon prédécesseur ; on verra dans le mémoire suivant ce que j'ai fait par la suite, et ce que je me proposais de faire pour l'enrichir et pour le rendre de plus en plus utile.

SECOND MÉMOIRE.

CABINET DES MÉDAILLES.

Dès que j'eus la garde du cabinet des médailles, je m'occupai des moyens de le rendre aussi utile qu'il pouvait l'être.

1° Un pareil dépôt ne peut pas être public. Comme les médailles sont rangées sur des cartons, et que plusieurs personnes y portent les mains à la fois, il serait facile d'en enlever quelques-unes, ou de substituer à des médailles précieuses des médailles fausses ou communes. Malgré cet inconvénient, je rendis le cabinet plus accessible, mais je ne fixai pas, dans la semaine, de jour où tout le monde pût venir le voir. Quand un particulier se présentait, ou seul, ou accompagné d'un ou deux amis, il était admis sur-le-champ. Si un savant, un artiste, un étranger demandait plusieurs séances, je ne les ai jamais refusées. A l'égard des compagnies, j'exigeai d'être averti d'avance, et je leur assignais des jours différens; par là j'écartais la foule et ne refusais personne. Malgré ces précautions, je fus souvent assailli de groupes très-nombreux, et je n'avais d'autre ressource, après m'en être délivré, que de vérifier les tablettes qui avaient passé sous leurs yeux.

2° Je me fis un devoir de donner par écrit tous les éclaircissemens qu'on me demandait, soit de nos provinces, soit des pays étrangers. Ces réponses exigeaient quelquefois de longues discussions, quelquefois un travail mécanique encore plus long et plus ennuyeux ; tel, par exemple, que de peser exactement une certaine quantité de médailles ou de monnaies. On trouvera dans un de mes cartons plusieurs états de ces pesées, et dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, une dissertation de feu M. de La Nauze sur la livre romaine[1]. Je lui avais fourni le poids exact de toutes les médailles en or du haut empire. Ce travail me coûta au moins vingt jours, et c'était pour moi une très-grande dépense : je n'avais alors auprès de moi personne pour m'aider. Je dois observer que plusieurs de ces médailles ont été changées depuis pour des pièces mieux conservées, et dont le poids diffère de quelques grains des premières.

3° Je m'étais flatté que je pourrais un jour publier, en tout ou en partie, le cabinet qui m'était confié, et qu'il fallait en conséquence le porter à un tel point de perfection, qu'il en devînt plus utile, et qu'il soutînt, ou plutôt qu'il surpassât la réputation dont il jouissait dans toute l'Europe. Je prévis dès-lors toute l'étendue du travail que je m'imposais. Il faut avant d'insérer une médaille dans une des suites, s'assurer de son authenticité, et des singularités qui la distinguent d'une médaille à peu près semblable déjà existante dans la suite; il faut ensuite la faire décrire dans un supplément, avec les renvois au catalogue, avec l'époque de l'acquisition, et le nom de celui qui l'a cédée. Ces détails sont si insupportables lorsqu'ils se multiplient, qu'on doit savoir quelque gré au garde qui, peu content de conserver et de communiquer

[1] Tome XXX, pag. 359.

les richesses du cabinet, sacrifie au désir de les augmenter des travaux plus agréables pour lui et mieux connus du public.

Lorsque Louis XIV forma le cabinet, on rassembla les suites des médailles modernes en or et en argent frappées dans toutes les parties de l'Europe. Après la mort de Colbert, on négligea ces suites; je résolus de reprendre celles en argent. Je commençai par la Suède et par le Danemarck. J'envoyai à Stockholm et à Copenhague la note des médailles que nous avions de ces deux royaumes, et nos ambassadeurs nous firent passer toutes celles qui nous manquaient. Il en coûta vingt mille livres. M. d'Argenson, qui avait le département des lettres, jugea qu'il valait mieux s'attacher par préférence aux médailles antiques.

Vers la fin de l'année 1757, mourut à Marseille M. Cary, mon ami. Il laissait un cabinet de médailles digne d'attention. Sur les notices que m'en envoya son frère, je l'estimai dix-huit mille livres; il fut content du prix. J'en parlai à M. d'Argenson, qui me promit une ordonnance de pareille somme, mais en papiers. L'héritier voulait de l'argent comptant : on ne pouvait pas en donner. Le ministre proposa vingt-deux mille livres, payables en différentes années. M. Cary y consentit, mais à condition que ces paiemens successifs seraient assurés. Cette négociation traîna. J'allais partir pour Rome, et je devais passer à Marseille. M. Cary m'écrivit enfin que, si les dix-huit mille livres ne lui étaient pas comptées le jour de Saint-Louis de 1755, il livrerait les médailles au commissionnaire d'un étranger, qui avait l'argent tout prêt. Je racontai mon embarras à un de mes amis, M. de Fontferrières, fermier général, qui, le plus obligeamment du monde, me donna un billet pour le directeur général des fermes à Marseille : il me fut payé sur-le-champ. Je remis les dix-huit

mille livres à M. Cary, d'après l'approbation de M. d'Argenson, que j'avais prévenu d'avance. J'empaquetai tout le cabinet, et je le fis passer, comme gage, à M. de Fontferrières. A mon retour, en 1757, il me le remit, et ne voulut jamais retirer aucun intérêt de ses avances. L'ordonnance, ainsi que l'avait proposé M. d'Argenson, avait été expédiée en 1755, pour vingt-deux mille livres, les quatre mille livres restantes furent déposées dans la caisse de la bibliothèque. M. d'Argenson n'était plus en place, et je ne pus obtenir pour M. de Fontferrières aucune marque de reconnaissance, ou même de satisfaction.

Cette acquisition procura beaucoup de médailles précieuses dans toutes les suites du cabinet.

La suite des médailles en or en fut singulièrement embellie, en 1762, par celle de M. de Clèves, qui pouvait disputer en beauté avec celle du cabinet national. Elle fut vendue cinquante mille livres : ce fut M. du Hodent, amateur éclairé, qui l'acheta. Avant de faire ses offres, il voulut être assuré que le cabinet en prendrait une partie. On me promit une ordonnance de vingt mille livres, en billets qui perdaient sur la place, et qui ne rendirent effectivement que quatorze mille livres. M. du Hodent conclut le marché, et m'apporta sur-le-champ toute la suite. Avec ces quatorze mille livres, non-seulement j'acquis celles des médailles qui manquaient dans notre suite en or, mais j'en changeai beaucoup d'autres qui étaient mal conservées.

Parmi les premières, je ne dois pas oublier la médaille unique et célèbre d'Uranius Antonius, qui, sous le règne d'Alexandre Sévère, fut élevé à l'empire par l'armée d'Orient, et qui perdit bientôt la couronne et la liberté. Telle est une autre médaille unique de Constance III, père de Valentinien III, associé à l'empire par Honorius III, son beau-père. Telle est

aussi la médaille de l'impératrice Fausta, femme de Constantin-le-Grand, et celle de l'impératrice Licinia Eudoxia, femme de l'empereur Placide Valentinien; et plusieurs autres encore qui servent à former la chaîne des princes et princesses qui ont occupé le trône de l'empire romain.

Le cabinet de M. de Clèves a fourni de plus quantité d'excellentes médailles pour la suite des anciennes républiques, et pour celles des anciens rois de la Grèce.

M. Pellerin, pendant très-long-temps premier commis de la marine, remplacé ensuite par son fils, avait formé le plus riche cabinet que jamais ait possédé aucun amateur. L'acquisition de plusieurs collections particulières en faisait le fonds; une correspondance de plus de quarante ans avec tous nos consuls du Levant l'avait enrichi d'une infinité de médailles grecques, précieuses et inconnues jusqu'alors; et l'explication qu'en avait donnée le possesseur, en plusieurs volumes in-4°, l'avait rendu extrêmement célèbre.

En 1776, MM. Pellerin proposèrent de réunir ce superbe cabinet à celui du roi. Les circonstances étaient favorables : M. de Maurepas, qui avait toujours protégé cette famille, était premier ministre; M. de Malesherbes, ministre et secrétaire d'état pour le département des lettres. Je présentai plusieurs mémoires; mais je n'influai point sur l'estimation. M. Pellerin, dont les volontés étaient absolues, demanda cent mille écus, à prendre ou à laisser. Le marché fut conclu à ce prix, et exécuté de la part de M. Pellerin avec des procédés si révoltans, que je fus plus d'une fois tenté d'y mettre des obstacles. Je ne pus pas obtenir, non-seulement la cession, mais même la communication des catalogues; il fallut se contenter de quelques notices générales, ainsi que d'un coup d'œil jeté sur les tablettes. Il est vrai que je connaissais parfaitement le cabinet, et que, malgré l'impatience de M. Pel-

lerin, j'eus le temps de vérifier les médailles qu'il avait fait graver.

Dans ce temps-là, je croyais que le cabinet avait été payé au-dessus de sa valeur; mais je me suis désabusé à mesure que j'en insérais les différentes suites dans celles dont j'avais la direction.

Après que le cabinet eut été transporté, M. Pellerin me fit présent d'un exemplaire de son ouvrage sur les médailles, en neuf volumes in-4°. Je l'avais déjà; mais ce nouvel exemplaire était chargé de notes manuscrites, la plupart contre moi : c'était un pot-de-vin d'un nouveau genre.

Quelques années après la mort de M. Pellerin, on vendit le cabinet de M. d'Ennery, dans lequel on distinguait surtout une nombreuse suite de médailles impériales en or, qu'il avait acquise de M. de Vaux pour le prix de cinquante mille livres, et qu'il avait fort augmentée. On publia le catalogue de ce cabinet en un volume in-4°. Personne ne se présenta pour le prendre en entier. On le vendit en détail; la suite d'or fut divisée en lots de dix à douze médailles. Nous avions pris la note de celles qui nous manquaient, et nous fûmes assez heureux pour en acquérir un grand nombre. Comme ces médailles furent données presqu'au poids de l'or, nous eûmes pour environ douze mille livres ce qui valait vingt-cinq ou trente mille livres. M. de Breteuil, alors ministre et secrétaire d'état, se prêta volontiers à cet arrangement.

Outre les cabinets de Cary, de Clèves, Pellerin et d'Ennery, des hasards fréquens et des correspondances suivies m'ont procuré pendant l'espace de quarante ans un très-grand nombre de médailles, ainsi qu'on le verra dans les suppléments et catalogues dressés par mes soins. J'étais jaloux surtout d'acquérir celles qui avaient été éclaircies dans des ouvrages particuliers, ou qui avaient occasionné des disputes

parmi les savans. J'en pourrais citer plusieurs exemples; deux ou trois suffiront.

Les PP. Corsini et Frœlich avaient publié un médaillon d'argent, où l'un avait lu *Minnisar*, et l'autre *Addinigao*, que l'un prenait pour un roi parthe, et l'autre pour un roi arménien. J'avais vu ce médaillon à Florence, chez le baron de Stosch, qui avait refusé de me le céder. Après sa mort, je l'obtins de son neveu.

J'avais vu au cabinet M. le chevalier Vettori, à Rome, quatre médailles latines de petit bronze, qui paraissaient relatives au christianisme. Elles avaient d'abord appartenu à l'antiquaire Sabbatini, qui les avait gravées sans les expliquer. L'une représente, d'un côté, une tête couverte d'une peau de lion, avec le nom d'Alexandre; au revers, une ânesse avec son poulain; au-dessus une écrevisse, et autour le nom de Jésus-Christ. La deuxième, d'un côté, la même tête avec le nom d'Alexandre, mieux orthographié; même revers sans le nom de Jésus-Christ. Je renvoie pour les deux autres aux gravures données par Vettori [1]. Vettori rapportait ces médailles au règne d'Alexandre Sévère, le P. Pacciaudi à celui de Julien l'Apostat [2]. Avant eux, Montfaucon avait publié la première de ces médailles sur un dessin qu'il avait reçu d'Italie [3]. D'après la célébrité que ces trois antiquaires avaient donnée aux médailles dont il s'agit, je m'empressai de les acquérir après la mort de Vettori. Par cette acquisition, je n'ai

[1] De vetustate et formâ monogrammatis sanctissimi nominis Jesu dissertatio. Romæ, 1747, in-4, p. 60. Id. Epist. ad Paulum Mariam Pacciaudi. Ibidem, 1747. in-4, p. 15. Id. dissert. apologet. de quibusdam Alexandri Severi numismatibus. Ibid. in-4, p. 6.

[2] Osservazioni di Paolo Maria Pacciaudi, teatino, sopra alcune singolari e strane medaglie. Napoli, 1748, p. 48.

[3] Antiq. expliq. t. 2, part. 2, pl. 168.

pas cru devoir répondre de leur authenticité, mais seulement mettre à portée de les consulter.

M. Henrion, de l'Académie des belles-lettres, avait autrefois publié une médaille de Trajan, en argent, surfrappée d'un coin samaritain [1]. Ce monument, d'autant plus précieux qu'il lève plusieurs incertitudes à l'égard des médailles samaritaines, était tombé entre les mains de M. l'abbé de Tersan, qui en avait découvert un autre du même genre. Il voulut bien, à ma prière, consentir à un échange, et je les déposai au cabinet.

Je comptais qu'avec une pareille attention, ce cabinet deviendrait un dépôt général, où l'on conserverait les médailles singulières qui tombent quelquefois entre les mains des particuliers, et qui disparaissent ensuite.

J'ai fait faire le relevé de toutes les richesses que j'ai acquises pour le cabinet; les médailles antiques montent à vingt mille, et elles égalent, tant pour la rareté que par la quantité, celles qui, depuis son établissement, l'avaient placé à la tête de tous les cabinets de l'Europe.

Je ne cite pas les médailles modernes : sans les négliger, je n'ai pas cru devoir m'en occuper avec le même soin.

Les médailles doubles, que me procurait l'acquisition d'un cabinet, facilitaient les échanges qu'on n'aurait pas pu effectuer avec de l'argent.

Si mes succès m'ont procuré des jouissances agréables, d'un autre côté l'insertion scrupuleuse et minutieuse m'a coûté bien des travaux. Je n'ai jamais proposé l'acquisition d'un cabinet sans m'exposer au sacrifice d'un temps considérable. Je reconnais cependant avec plaisir que mon neveu Courçay, devenu mon adjoint en 1772, m'a infiniment sou-

[1] Mém. de l'Acad. t. 3, p. 193.

lagé, tant pour les acquisitions postérieures à cette époque que pour les détails journaliers du cabinet, et je ne puis trop me louer de ses lumières et de son zèle.

J'ai toujours trouvé de grandes facilités pour enrichir le dépôt confié à mes soins, de la part des bibliothécaires et des ministres; et j'avais lieu de compter sur leur intérêt pour un point que je n'ai jamais perdu de vue, et qui devait terminer mes travaux : c'était la gravure et la publication du cabinet. Je comptais commencer par la suite des rois grecs, continuer par celle des villes grecques, et joindre un petit commentaire, fruit d'une expérience de soixante ans, et de l'examen de plus de quatre cent mille médailles. Comme mon âge ne me permettait pas d'achever cette entreprise, je sentis, il y a quelques années, la nécessité d'associer à mon neveu un autre coopérateur qui, initié de bonne heure à la connaissance de ces monumens, se mettrait en état de contribuer à l'exécution de mon projet. Je jetai les yeux sur M. Barbié, qui avait déjà de très-grandes connaissances dans l'histoire et la géographie anciennes. Je le proposai à M. de Breteuil, qui voulut bien l'attacher au cabinet. Je lui représentai aussi qu'il était temps de communiquer aux savans de l'Europe le trésor que j'avais sous ma garde. Il reçut ma proposition avec ce zèle qu'il a toujours témoigné pour les lettres et pour les arts; mais différentes circonstances suspendirent les effets de sa bonne volonté. Ce fut d'abord le mauvais état des finances, ensuite l'assemblée des notables, les états-généraux, etc. On a fait depuis passer M. Barbié à un autre département de la bibliothèque, sans daigner même m'en avertir.

TROISIÈME MÉMOIRE.

SUR ANACHARSIS.

Le hasard m'inspira l'idée du Voyage d'Anacharsis. J'étais en Italie en 1755 : moins attentif à l'état actuel des villes que je parcourais qu'à leur ancienne splendeur, je remontais naturellement au siècle où elles se disputaient la gloire de fixer dans leur sein les sciences et les arts ; et je pensais que la relation d'un voyage entrepris dans ce pays vers le temps de Léon X, et prolongé pendant un certain nombre d'années, présenterait un des plus intéressans et des plus utiles spectacles pour l'histoire de l'esprit humain. On peut s'en convaincre par cette esquisse légère.

Un Français passe les Alpes : il voit à Pavie Jérôme Cardan, qui a écrit sur presque tous les sujets, et dont les ouvrages contiennent dix volumes in-folio; à Parme, il voit le Corrége peignant à fresque le dôme de la cathédrale ; à Mantoue, le comte Balthazar Castillon, auteur de l'excellent ouvrage intitulé le Courtisan, *il Cortigiano;* à Vérone, Fracastor, médecin, philosophe, astronome, mathématicien, littérateur, cosmographe, célèbre sous tous les rapports, mais

surtout comme poète : car la plupart des écrivains cherchaient alors à se distinguer dans tous les genres, et c'est ce qui doit arriver lorsque les lettres s'introduisent dans un pays. A Padoue, il assiste aux leçons de Philippe Dèce, professeur en droit, renommé par la supériorité de ses talens et de ses lumières. Cette ville était dans la dépendance de Venise. Louis XII, s'étant emparé du Milanais, voulut en illustrer la capitale, en y établissant Dèce : il le fit demander à la république, qui le refusa long-temps; les négociations continuèrent, et l'on vit le moment où ces deux puissances allaient en venir aux mains pour la possession d'un jurisconsulte.

Notre voyageur voit à Venise Daniel Barbaro, héritier d'un nom très-heureux pour les lettres, et dont il a soutenu l'éclat par des commentaires sur la Rhétorique d'Aristote, par une traduction de Vitruve, par un traité sur la perspective; Paul Manuce, qui exerça l'imprimerie et qui cultiva les lettres avec le même succès que son père Alde Manuce. Il trouve chez Paul toutes les éditions des anciens auteurs grecs et latins, nouvellement sorties des plus fameuses presses d'Italie; entre autres celle de Cicéron en quatre volumes in-folio, publiée à Milan en 1499; et le Psautier en quatre langues, hébreu, grec, chaldéen et arabe, imprimé à Gènes en 1516.

Il voit à Ferrare, l'Arioste; à Bologne, six cents écoliers assidus aux leçons de jurisprudence que donnait le professeur Ricini, et de ce nombre Alciat, qui, bientôt après, en rassembla huit cents, et qui effaça la gloire de Barthole et d'Accurse; à Florence, Machiavel, les historiens Guichardin et Paul Jove, une université florissante, et cette maison de Médicis auparavant bornée aux opérations du commerce, alors souveraine et alliée à plusieurs maisons royales, qui montra de grandes vertus dans son premier état, de grands

vices dans le second, et qui fut toujours célèbre, parce qu'elle s'intéressa toujours aux lettres et aux arts; à Sienne, Mathiole travaillant à son commentaire sur Dioscoride; à Rome, Michel-Ange élevant la coupole de Saint-Pierre, Raphaël peignant les galeries du Vatican; Sadolet et Bembe, depuis cardinaux, remplissant alors auprès de Léon X la place de secrétaires; le Trissin donnant la première représentation de sa Sophonisbe, première tragédie composée par un moderne; Béroald, bibliothécaire du Vatican, s'occupant à publier les Annales de Tacite qu'on venait de découvrir en Westphalie, et que Léon X avait acquises pour la somme de cinq cents ducats d'or; le même pape proposant des places aux savans de toutes les nations qui viendraient résider dans ses états, et des récompenses distinguées à ceux qui lui apporteraient des manuscrits inconnus.

A Naples, il trouve Talesio travaillant à reproduire le système de Parménide, et qui, suivant Bacon, fut le premier restaurateur de la philosophie : il trouve aussi ce Jordan Bruno, que la nature semblait avoir choisi pour son interprète, mais à qui, en lui donnant un très-beau génie, elle refusa le talent de se gouverner.

Jusqu'ici notre voyageur s'est borné à traverser rapidement l'Italie d'une extrémité à l'autre, marchant toujours entre des prodiges, je veux dire entre de grands monumens et de grands hommes, toujours saisi d'une admiration qui croissait à chaque instant. De semblables objets frapperont partout ses regards, lorsqu'il multipliera ses courses. De là quelle moisson de découvertes! et quelle source de réflexions sur l'origine des lumières qui ont éclairé l'Europe! Je me contente d'indiquer ces recherches; cependant mon sujet m'entraîne, et exige encore quelques développemens.

Dans les cinquième et sixième siècles de l'ère chrétienne,

l'Italie fut subjuguée par les Hérules, les Goths, les Ostrogoths et d'autres peuples jusqu'alors inconnus; dans le quinzième, elle le fut, sous des auspices plus favorables, par le génie et par les talens. Ils y furent appelés, ou du moins accueillis par les maisons de Médicis, d'Est, d'Urbin, de Gonzague, par les plus petits souverains, par les diverses républiques. Partout de grands hommes, les uns nés dans le pays même, les autres attirés des pays étrangers, moins par un vil intérêt que par des distinctions flatteuses; d'autres appelés chez les nations voisines pour y propager les lumières, pour y veiller sur l'éducation de la jeunesse ou sur la santé des souverains. Partout s'organisaient des universités, des colléges, des imprimeries pour toutes sortes de langues et de sciences, des bibliothèques sans cesse enrichies des ouvrages qu'on y publiait, et des manuscrits nouvellement apportés des pays où l'ignorance avait conservé son empire. Les académies se multiplièrent tellement, qu'à Ferrare on en comptait dix à douze, à Bologne, environ quatorze, à Sienne, seize. Elles avaient pour objet les sciences, les belles-lettres, les langues, l'histoire, les arts. Dans deux de ces académies, dont l'une était spécialement dévouée à Platon, et l'autre à son disciple Aristote, étaient discutées les opinions de l'ancienne philosophie, et pressenties celles de la philosophie moderne. A Bologne, ainsi qu'à Venise, une de ces sociétés veillait sur l'imprimerie, sur la beauté du papier, la fonte des caractères, la correction des épreuves, et sur tout ce qui pouvait contribuer à la perfection des éditions nouvelles.

L'Italie était alors le pays où les lettres avaient fait et faisaient tous les jours le plus de progrès. Ces progrès étaient l'effet de l'émulation entre les divers gouvernemens qui la partageaient, et de la nature du climat. Dans chaque état,

les capitales, et même des villes moins considérables étaient extrêmement avides d'instruction et de gloire : elles offraient presque toutes, aux astronomes, des observatoires; aux anatomistes, des amphithéâtres; aux naturalistes, des jardins de plantes; à tous les gens de lettres, des collections de livres, de médailles et de monumens antiques; à tous les genres de connaissances, des marques éclatantes de considération, de reconnaissance et de respect.

Quant au climat, il n'est pas rare de trouver dans cette contrée des imaginations actives et fécondes, des esprits justes, profonds, propres à concevoir de grandes entreprises, capables de les méditer long-temps, et incapables de les abandonner quand ils les ont bien conçues. C'est à ces avantages et à ces qualités réunies que l'Italie dut cette masse de lumières et de talens qui en quelques années l'éleva si fort au-dessus des autres contrées de l'Europe.

J'ai placé l'Arioste sous le pontificat de Léon X; j'aurais pu mettre parmi les contemporains de ce poète Pétrarque, quoiqu'il ait vécu environ cent cinquante ans avant lui, et le Tasse, qui naquit onze ans après; le premier, parce que ce ne fut que sous Léon X que ses poésies italiennes, oubliées presque dès leur naissance, furent goûtées, et obtinrent quantité d'éditions et de commentaires; le Tasse, parce qu'il s'était formé en grande partie sur l'Arioste. C'est ainsi qu'on donne le nom du Nil aux sources et aux embouchures de ce fleuve. Tous les genres de poésies furent alors cultivés, et laissèrent des modèles. Outre l'Arioste, on peut citer, pour la poésie italienne, Bernard Tasse, père du célèbre Torquato, Hercule Bentivoglio, Annibal Caro, Berni; pour la poésie latine, Sannazar, Politien, Vida, Béroald; et parmi ceux qui, sans être décidément poètes, faisaient des vers, on peut compter Léon X, Machiavel, Michel-Ange, Benevenutto

Cellini, qui excella dans la sculpture, l'orfévrerie et la gravure.

Les progrès de l'architecture dans ce siècle sont attestés, d'un côté, par les ouvrages de Serlio, de Vignole et de Palladé, ainsi que par cette foule de commentaires qui parurent sur le traité de Vitruve; d'un autre côté, par les édifices publics et particuliers construits alors, et qui subsistent encore.

A l'égard de la peinture, j'ai fait mention de Michel-Ange, de Raphaël, du Corrége; il faut leur joindre Jules Romain, le Titien, André del Sarte, qui vivaient dans le même temps, et cette quantité de génies formés par leurs leçons ou par leurs ouvrages.

Tous les jours il paraissait de nouveaux écrits sur les systèmes de Platon, d'Aristote et des anciens philosophes. Des critiques obstinés, tels que Giraldus, Panvinius, Sigonius, travaillaient sur les antiquités romaines, et presque toutes les villes rassemblaient leurs annales.

Tandis que, pour connaître dans toute son étendue l'histoire de l'homme, quelques écrivains remontaient aux nations les plus anciennes, des voyageurs intrépides s'exposaient aux plus grands dangers pour découvrir les nations éloignées et inconnues, dont on ne faisait que soupçonner l'existence. Les noms de Christophe Colomb, Génois, d'Amérie Vespuce de Florence, de Sébastien Cabot de Venise, décorent cette dernière liste, bientôt grossie par les noms de plusieurs autres Italiens, dont les relations furent insérées peu de temps après dans la collection de Ramusio, leur compatriote.

La prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, et les libéralités de Léon X, firent refluer en Italie quantité de Grecs qui apportèrent avec eux tous les livres élémentaires relatifs aux mathématiques. On s'empressa d'étudier leur

langue; leurs livres furent imprimés, traduits, expliqués, et le goût de la géométrie devint général. Plusieurs lui consacraient tous leurs momens; tels furent Commandin, Tartaglia : d'autres l'associaient à leurs premiers travaux; tel fut Maurolico de Messine, qui publia différens ouvrages sur l'arithmétique, les mécaniques, l'astronomie, l'optique, la musique, l'histoire de Sicile, la grammaire, la vie de quelques saints, le martyrologe romain, sans négliger la poésie italienne. Tel fut aussi Augustin Nifo, professeur de philosophie à Rome sous Léon X, qui écrivit sur l'astronomie, la médecine, la politique, la morale, la rhétorique, et sur plusieurs autres sujets.

L'anatomie fut enrichie par les observations de Fallope de Modène, d'Aquapendente, son disciple, de Bolognini de Padoue, de Vigo de Gènes, etc.

Aldrovandi de Bologne, après avoir pendant quarante-huit ans professé la botanique et la philosophie dans l'université de cette ville, laissa un cours d'histoire naturelle en dix-sept volumes in-folio.

Parmi cette immense quantité d'ouvrages qui parurent alors, je n'ai pas fait mention des écrits qui avaient spécialement pour objet la théologie ou la jurisprudence, parce qu'ils sont connus de ceux qui cultivent ces sciences, et qu'ils intéressent peu les lecteurs à qui elles sont étrangères. A l'égard des autres classes, je n'ai cité que quelques exemples pris, pour ainsi dire, au hasard. Ils suffiront pour montrer les différens genres de littérature dont on aimait à s'occuper, et les différens moyens qu'on employait pour étendre et multiplier nos connaissances.

Les progrès des arts favorisaient le goût des spectacles et de la magnificence. L'étude de l'histoire et des monumens des Grecs et des Romains inspirait des idées de décence,

d'ensemble et de perfection qu'on n'avait point eues jusqu'alors. Julien de Médicis, frère de Léon X, ayant été proclamé citoyen romain, cette proclamation fut accompagnée de jeux publics; et, sur un vaste théâtre construit exprès dans la place du Capitole, on représenta pendant deux jours une comédie de Plaute, dont la musique et l'appareil extraordinaire excitèrent l'admiration générale. Le pape, qui crut en cette occasion devoir convertir en un acte de bienfaisance ce qui n'était qu'un acte de justice, diminua quelques-uns des impôts; et le peuple, qui prit cet acte de justice pour un acte de bienfaisance, lui éleva une statue.

Un observateur qui verrait tout à coup la nature laisser échapper tant de secrets, la philosophie tant de vérités, l'industrie tant de nouvelles pratiques, dans le temps même qu'on ajoutait à l'ancien monde un monde nouveau, croirait assister à la naissance d'un nouveau genre humain; mais la surprise que lui causeraient toutes ces merveilles diminuerait aussitôt qu'il verrait le mérite et les talens luttant avec avantage contre les titres les plus respectés; les savans et les gens de lettres admis à la pourpre romaine, au conseil des rois, aux places les plus importantes du gouvernement, à tous les honneurs, à toutes les dignités.

Pour jeter un nouvel intérêt sur le voyage que je me proposais de décrire, il suffirait d'ajouter à cette émulation de gloire qui éclatait de toutes parts toutes les idées nouvelles que faisait éclore cette étonnante révolution, et tous ces mouvemens qui agitaient alors les nations de l'Europe, et tous ces rapports avec l'ancienne Rome, qui reviennent sans cesse à l'esprit, et tout ce que le présent annonçait pour l'avenir: car enfin le siècle de Léon X fut l'aurore de ceux qui le suivirent; et plusieurs génies qui ont brillé dans les dix-septième et dix-huitième siècles, chez les différentes nations,

doivent une grande partie de leur gloire à ceux que l'Italie produisit dans les deux siècles précédens.

Ce sujet me présentait des tableaux si riches, si variés et si instructifs, que j'eus d'abord l'ambition de le traiter; mais je m'aperçus ensuite qu'il exigerait de ma part un nouveau genre d'études; et me rappelant qu'un voyage en Grèce vers le temps de Philippe, père d'Alexandre, sans me détourner de mes travaux ordinaires, me fournirait le moyen de renfermer dans un espace circonscrit ce que l'histoire grecque nous offre de plus intéressant, et une infinité de détails concernant les sciences, les arts, la religion, les mœurs, les usages, etc., dont l'histoire ne se charge point, je saisis cette idée; et, après l'avoir long-temps méditée, je commençai à l'exécuter en 1757, à mon retour d'Italie.

On ferait une bibliothèque nombreuse de tous les ouvrages publiés sur les Grecs. Gronovius en a rassemblé une petite partie dans son recueil en douze volumes in-folio. Là se trouvent, entre autres, les traités d'Ubbo Emmius, de Cragius et de Meurcius. Ce dernier a dépouillé tout ce que les anciens nous ont laissé à l'égard des Athéniens, et a rangé tous ces passages en différens chapitres, relatifs à différens sujets. Quoiqu'il lui en soit échappé quelques-uns, qu'il se soit quelquefois trompé dans ses interprétations, qu'il ait souvent négligé de concilier ceux qui se contredisent, et qu'il ait rarement indiqué le livre ou le chapitre des éditions dont il se servait, on ne peut trop admirer et louer ses immenses travaux.

J'ose avancer que les miens n'ont pas été moindres pour m'assurer de la vérité des faits. Voici mon procédé.

J'avais lu les anciens auteurs; je les relus la plume à la main, marquant sur des cartes tous les traits qui pouvaient éclaircir la nature des gouvernemens, les mœurs et les lois

des peuples, les opinions des philosophes, etc. Avant de traiter une matière, je vérifiais mes extraits sur les originaux : je consultais ensuite les critiques modernes qui avaient travaillé sur le même sujet, soit dans toute son étendue, soit partiellement. S'ils rapportaient des passages qui se fussent dérobés à mes recherches et qui pussent me servir, j'avais soin de les recueillir après les avoir comparés aux originaux : quand leur explication différait de la mienne, je remontais de nouveau aux sources : enfin, s'ils me présentaient des idées heureuses, j'en profitais, et je me faisais un devoir de citer ces auteurs.

Avec de grands avantages, mon plan m'offrait de grands inconvéniens.

1° L'histoire grecque, dont il ne nous est parvenu qu'une partie des monumens, présente des difficultés sans nombre, soit pour les faits, soit pour les opinions. L'écrivain qui n'a d'autre objet que de les discuter peut rapprocher et balancer l'autorité des témoins qu'il interroge ; plus il hésite, plus il donne une idée avantageuse de ses lumières et de sa critique. Mais en plaçant Anacharsis sur la scène, je lui ôte presque toujours la ressource du doute : il ne doit parler qu'affirmativement, puisqu'il ne raconte que ce qu'il a vu ou ce qu'il tient de personnes instruites. Ce n'est pas tout encore : dans l'époque que j'ai choisie, on avait tant écrit sur l'histoire et sur les sciences, que le voyageur ne devait pas se borner à nous apprendre ce qu'il pouvait présumer que nous savions déjà. Ces difficultés toujours présentes à mes yeux, j'ai tâché, quand je n'ai pu les vaincre, de m'en débarrasser, tantôt par des aveux qui en affaiblissent le poids, tantôt par des sacrifices qui les écartent absolument.

Dans le chapitre premier, Anacharsis observe que ce ne fut qu'à son retour en Scythie qu'il mit en ordre la relation de

son voyage; et il ajoute : « Peut-être serait-elle plus exacte, » si le vaisseau où j'avais fait embarquer mes livres n'avait » pas péri dans le Pont-Euxin. » D'où il suit que, dans la révision de son ouvrage, privé des mêmes secours que nous, il n'a pas pu étendre ou vérifier certains articles dont il n'avait conservé qu'un léger souvenir.

Dans le chapitre XX, il aurait voulu donner quelques détails sur les prix des denrées, et en conséquence sur celui des différentes propriétés des Athéniens; ne pouvant le faire, il dit qu'il avait pris une note exacte de la valeur des denrées, mais que, l'ayant perdue, il se souvenait seulement que le blé valait ordinairement cinq drachmes le médimne, un bœuf de première qualité environ quatre-vingts drachmes ou soixante-douze livres, etc.

Dans le XLVI^e^ chapitre, il rapporte la loi de Lycurgue qui établissait l'égalité des fortunes entre les citoyens. Suivant le cours ordinaire des choses, une pareille loi ne peut subsister long-temps : par quelles précautions Lycurgue comptait-il en assurer la durée? La question était assez importante, et, faute de monumens, nous ne sommes plus en état de la résoudre. Je fais dire à Anacharsis : « Pendant que » j'étais à Sparte, l'ordre des fortunes avait été dérangé par » un décret de l'éphore Épitadès, qui voulait se venger de » son fils; et comme je négligeai de m'instruire de leur an- » cien état, je ne pourrai développer les vues du législateur » qu'en remontant à ses principes. » Ici viennent quelques réflexions que mon voyageur propose comme de simples conjectures.

Quand de pareilles modifications ne m'ont pas suffi, j'ai gardé le silence, tantôt sur des usages qui n'étaient attestés que par un écrivain trop postérieur au siècle où je suppose que vivait Anacharsis, tantôt sur des faits qui, malgré mes

efforts, me laissaient encore des incertitudes. Ces sacrifices ont passé auprès de quelques personnes pour des omissions, et on m'a demandé pourquoi je ne m'étais pas expliqué sur certains objets; pourquoi, par exemple, n'avoir pas fait mention de la prétendue loi des Crétois qui permettait l'insurrection du peuple quand il se croyait opprimé. Montesquieu l'a cité d'après Aristote; mais Montesquieu s'est trompé. Aristote parle en effet de cette insurrection, mais comme d'un abus qui n'était nullement autorisé par les lois. En général, il était important pour moi de tout discuter, et encore plus de ne pas toujours prononcer.

2° J'avais un autre inconvénient à redouter, le jugement d'une classe de littérateurs très-estimables, mais très-difficiles. Je ne pouvais transporter Anacharsis à Délos, à Tempé, au milieu des fêtes de la Grèce, sans le rendre sensible à la beauté de ces spectacles. Je ne pouvais employer le dialogue, si propre à éviter la monotonie du style, sans rapprocher mon voyageur des grands hommes qui vivaient alors, et même de quelques personnages inconnus qui pouvaient lui donner des lumières. C'est ainsi que mon Scythe est instruit de la littérature grecque par un Athénien nommé Euclide; des différens systèmes sur les causes premières, par le grand-prêtre de Cérès; de l'Institut de Pythagore, par un pythagoricien qu'il trouve à Samos, patrie de ce philosophe.

Pausanias a raconté fort au long les événemens des trois guerres de Messénie. Elles sont si instructives qu'il ne m'était pas permis de les omettre, et si connues que, pour les rendre plus intéressantes, j'en ai renfermé les principales circonstances dans trois élégies. Je me suis cru d'autant plus autorisé à donner cette forme à mon récit, que Pausanias a pris presque tous ses matériaux dans les poèmes de Tyrtée et de Rhianus, qui avaient l'un et l'autre chanté ces guerres

si célèbres. J'ai averti en même temps le lecteur de la liberté que je me suis donnée, dans une des notes sur le XL^e^ chapitre.

Or, parmi les littérateurs dont je parle, il en est qui, accoutumés à des discussions sèches et rigoureuses, ne devaient pas me pardonner d'avoir osé mêler dans mes récits des images qui leur donnent plus de mouvement. Ce que j'avais prévu est arrivé : plusieurs d'entre eux ont traité mon ouvrage de roman, et m'en ont presque fait un crime : d'autres, moins sévères, ont eu la bonne foi de distinguer le fond de la forme. Le fond leur a présenté une exactitude suffisamment attestée, à ce que je crois, par la multitude de citations qui accompagnent le récit. A l'égard de la forme, ils auraient dû sentir que les ornemens dont j'ai tâché quelquefois d'embellir mon sujet étaient assez conformes à l'esprit des Grecs, et que des fictions sagement ménagées peuvent être aussi utiles à l'histoire qu'elles le sont à la vérité.

Je ne parle point de quelques critiques légères que j'ai trouvées dans des feuilles periodiques. L'un me reprochait de n'avoir pas éclairci l'origine des fables : il ignorait sans doute que de très-habiles critiques ont tenté vainement de la découvrir, et qu'il est à présumer qu'elle restera toujours inconnue. Un autre aurait désiré que j'eusse donné l'histoire circonstanciée des Athéniens pour les siècles antérieurs à celui de Solon. Mais cette histoire n'existe pas dans les auteurs anciens, et j'ai dû me borner à recueillir le petit nombre de faits dont ils ont conservé le souvenir. Enfin un savant anglais, dans un recueil de dissertations critiques, après avoir attaqué l'authenticité d'une inscription grecque que M. Fourmont avait apportée de son voyage du Levant, et que j'avais tâché d'expliquer, a cru devoir porter un jugement sur le Voyage d'Anacharsis ; il le trouve agréable, mais très-superficiel.

Rien n'est plus embarrassant pour un auteur que ces accusations vagues qu'il est si facile d'avancer et si difficile de repousser, parce qu'elles n'ont pas un objet déterminé. Je me contenterai de dire que je n'ai traité aucun sujet sans l'avoir long-temps médité, sans avoir rapproché, au milieu des contradictions qu'il présentait, les témoignages des auteurs anciens, et les opinions des commentateurs et des critiques modernes; sans avoir donné, quand il l'a fallu, le résultat qui m'a paru le plus approchant de la vérité. J'ai caché mon travail pour le rendre plus utile; j'ai renoncé au mérite, si c'en est un, d'étaler dans le texte une grande érudition : quand certains points m'ont paru assez importans pour exiger des discussions, je les ai examinés dans des notes à la fin de chaque volume. Toutes ces notes m'ont paru nécessaires, et il y en a quelques-unes qui me semblent à l'abri du reproche d'être superficielles.

J'ai mieux aimé être exact que de paraître profond ; supprimer certains faits, que de ne les établir que sur des conjectures ; me dispenser de remonter aux causes, toutes les fois que mes recherches, comme celles des plus habiles critiques, ne servaient qu'à les obscurcir ; mettre le lecteur à portée de faire des réflexions que d'en hasarder moi-même. J'ai souvent admiré les philosophes qui, d'après leurs lumières particulières, nous ont donné des observations sur le génie, le caractère et la politique des Grecs et des Romains : il faut que chaque auteur suive son plan; il n'entrait pas dans le mien d'envoyer un voyageur chez les Grecs pour leur porter mes pensées, mais pour m'apporter les leurs, autant qu'il lui serait possible. Au reste, si je me suis trompé en quelques point, si mon ouvrage n'est pas sans défauts, je n'en rougirai point; on ne peut exiger de moi plus d'intelligence que ne m'en a donné la nature : je regrette seulement, après y avoir employé

plus de trente ans, de ne l'avoir pas commencé dix ans plus tôt, et de n'avoir pu le finir dix ans plus tard.

Lorsqu'il fut achevé, j'hésitai long-temps sur sa destination. Je l'aurais laissé manuscrit, si, vu le nombre des citations, des notes et des tables, je ne me fusse convaincu que l'auteur seul pouvait en diriger l'impression. Elle fut terminée au mois de décembre 1788. Quelques amis me conseillaient de la tenir en réserve jusqu'à la fin des états-généraux qu'on venait de convoquer, et qui agitaient déjà tous les esprits. Leurs raisons, au lieu de me persuader, m'engagèrent à publier l'ouvrage aussitôt. Je voulais qu'il se glissât en silence dans le monde : si, malgré la circonstance, il attirait quelque attention, j'en serais plus flatté; si sa chute était prompte et rapide, je ménageais une excuse à mon amour-propre.

Le succès surpassa mon espérance; le public l'accueillit avec une extrême bonté ; les journaux français et étrangers en parlèrent avec éloge. Il en parut, entre autres, un extrait assez détaillé dans un journal anglais intitulé : *Monthly Review, or litterary Journal*, vol. 81. Les auteurs m'y traitent d'une manière qui leur donne des droits à ma reconnaissance; mais ils finissent par une réflexion qui exige de ma part un éclaircissement. Il est possible, disent-ils, que le plan de cet ouvrage ait été conçu d'après celui des *Lettres athéniennes*.

Ces lettres furent composées dans les années 1739 et 1740, par une société d'amis qui achevaient leurs cours d'études dans l'université de Cambridge. En 1741, ils les firent imprimer in-8°, et n'en tirèrent que douze exemplaires : dans une seconde édition faite en 1781, en un volume in-4°, ils en tirèrent un plus grand nombre. Ces deux éditions n'ont jamais servi qu'à l'usage de leurs auteurs; c'est ce qui fait dire aux journalistes anglais qu'à proprement parler, les *Lettres athéniennes* n'ont jamais paru ; mais, comme ils ajoutent qu'on

qu'on les avait communiquées à plusieurs personnes, on pourrait croire que le secret m'en avait été découvert; et ce soupçon prendrait une nouvelle force, si l'on considérait que les deux ouvrages semblent être la suite l'un de l'autre.

Tous deux placent dans la Grèce, à deux époques voisines, un témoin occupé à recueillir tout ce qui lui paraît digne d'attention. Dans les *Lettres athéniennes*, Cléander, agent du roi de Perse, résidant à Athènes pendant la guerre du Péloponèse, entretient une correspondance suivie avec les ministres de ce prince, et avec différens particuliers. Il leur rend compte des événemens de cette guerre, des mouvemens qu'il se donne pour la perpétuer, et des divisions qui règnent parmi les peuples de la Grèce. Il décrit leurs forces de terre et de mer : discipline militaire, politique, gouvernement, lois, mœurs, fêtes, monumens, rien n'échappe au profond observateur. Il conversa avec Phidias, Aspasie, Alcibiade, Socrate, Cléon, Thucydide : il s'occupe de la philosophie des Grecs, tantôt avec Smerdis qui réside en Perse, et qui, dans ses réponses, lui parle de la philosophie des mages; tantôt avec Orsame qui voyage en Egypte, et qui, dans les siennes, lui parle des lois et des antiquités de ce pays. Ainsi se trouvent heureusement rapprochés les principaux traits de l'histoire des Grecs, des Perses et des Égyptiens; et ces traits puisés dans les auteurs anciens, donnent lieu à des parallèles aussi instructifs qu'intéressans. Une parfaite exécution répond à cette belle ordonnance.

Si j'avais eu ce modèle devant les yeux, ou je n'aurais pas commencé mon ouvrage, ou je ne l'aurais pas achevé : c'est ce que je protestai à un de mes amis résidant à Londres, M. Dutens, membre de la société royale, associé étranger de l'Académie des belles-lettres, connu par plusieurs bons ouvrages. Il communiqua ma lettre aux auteurs du *Monthly Re-*

view, qui eurent la complaisance d'en insérer une partie dans un de leurs journaux (avril 1790, pag. 477).

Dans l'intervalle, j'avais reçu d'Angleterre un superbe exemplaire in-4° des *Lettres athéniennes*, à la tête duquel je trouvai cette note écrite à la main :

« Milord Dover, de la famille de Yorke, saisit avec em-
» pressement l'occasion qui présente d'offrir par le canal de
» M. Barthelemy, ministre plénipotentiaire de sa majesté
» Très-Chrétienne à la cour de Londres, à M. l'abbé Barthe-
» lemy son oncle, l'hommage si justement dû au savant et
» élégant auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*,
» en lui faisant parvenir le volume ci-joint des *Lettres*
» *athéniennes*.

» L'origine de cette production est expliquée dans la se-
» conde préface à la tête de l'ouvrage. Les lettres signées *P.*
» sont de Philippe Yorke, comte de Hardwicke, fils aîné du
» grand-chancelier de ce nom; celles signées *C.* sont de son
» frère, M. Charles Yorke, qui est parvenu lui-même au
» poste important de grand-chancelier, mais qui est mort
» trop tôt pour sa famille et pour sa patrie. Les autres let-
» tres sont écrites ou par leurs parens, ou par leurs amis.

» En priant M. l'abbé Barthelemy d'agréer ce petit pré-
» sent littéraire, on n'a pas la présomption de comparer
» cet ouvrage au charmant *Voyage d'Anacharsis*, mais
» uniquement de donner un témoignage d'estime à son il-
» lustre auteur, et de marquer combien on a été flatté de
» trouver qu'une idée qui a pris son origine ici, il y a cin-
» quante ans, a été perfectionnée long-temps après avec tant
» d'élégance, sans aucune communication, par un auteur
» digne du sujet. »

Signé Dover.

A Londres, le 21 décembre 1789.

En transcrivant la note si flatteuse de milord Dover, je cède à mon amour-propre; et je le sacrifie en désirant que l'on traduise en français les *Lettres athéniennes*.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Depuis la mort de l'abbé Barthelemy, les *Lettres athéniennes* ont été réimprimées et rendues publiques en Angleterre, sous ce titre : *Attenian Letters, or the epistolary Correspondance of an agent of the king of Persia, residing at Athens during the peloponesian war; a new edition in two volumes, illustrated with engravings, and a map of ancient Greece. London*, 1798. Un associé distingué de l'Institut, M. Villeterque, en a donné la traduction française. C'est dans cette nouvelle édition anglaise que nous avons trouvé la réponse suivante à la note de milord Dover.

« Milord,

« J'ai l'honneur de vous remercier du bel exemplaire des » *Lettres athéniennes* que vous avez eu la bonté de m'envoyer, » et surtout de la note trop flatteuse que vous avez daigné y » tracer de votre main. J'entendis, l'été dernier, parler pour » la première fois de cet ouvrage; et ce fut par M. Jenkinson. » Je n'ai pu jusqu'à présent le parcourir qu'à la hâte. Si je » l'avais connu plus tôt, ou je n'aurais pas commencé le mien, » ou j'aurais tâché d'approcher de ce beau modèle. Pourquoi » ne l'a-t-on pas communiqué au public ? pourquoi n'a-t-il » pas été traduit dans toutes les langues? Je sacrifierais volon- » tiers mes derniers jours au plaisir d'en enrichir notre litté-

» rature, si je connaissais mieux les finesses de la langue an-
» glaise ; mais je n'entreprendrais pas de l'achever de peur
» qu'il ne m'arrivât la même chose qu'à ceux qui ont voulu
» continuer le discours de Bossuet sur l'histoire universelle.

» Daignez agréer l'hommage de la reconnaissance et du res-
» pect avec lesquels, etc. »

BARTHELEMY.

Paris, ce 1er janvier 1790.

FIN DES MÉMOIRES.

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Je suppose qu'un Scythe, nommé Anacharsis, vient en Grèce quelques années avant la naissance d'Alexandre, et que d'Athènes, son séjour ordinaire, il fait plusieurs voyages dans les provinces voisines, observant partout les mœurs et les usages des peuples, assistant à leurs fêtes, étudiant la nature de leurs gouvernemens; quelquefois consacrant ses loisirs à des recherches sur les progrès de l'esprit humain; d'autres fois conversant avec les grands hommes qui florissaient alors, tels qu'Épaminondas, Phocion, Xénophon, Platon, Aristote, Démosthène, etc. Dès qu'il voit la Grèce asservie à Philippe, père d'Alexandre, il retourne en Scythie; il y met en ordre la suite de ses voyages; et, pour n'être pas forcé d'interrompre sa narration, il rend compte, dans une introduction, des faits mémorables qui s'étaient passés en Grèce avant qu'il eût quitté la Scythie.

L'époque que j'ai choisie, une des plus intéressantes que nous offre l'histoire des nations, peut être envisagée sous deux aspects. Du côté des lettres et

des arts, elle lie le siècle de Périclès à celui d'Alexandre. Mon Scythe a fréquenté quantité d'Athéniens qui avaient vécu avec Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucydide, Socrate, Zeuzis et Parrhasius. Je viens de citer quelques-uns des écrivains célèbres qu'il a connus; il a vu paraître les chefs-d'œuvre de Praxitèle, d'Euphranor et de Pamphile, ainsi que les premiers essais d'Apelles et de Protogène; et dans une des dernières années de son séjour en Grèce, naquirent Épicure et Ménandre.

Sous le second aspect, cette époque n'est pas moins remarquable. Anacharsis fut témoin de la révolution qui changea la face de la Grèce, et qui, quelque temps après, détruisit l'empire des Perses. A son arrivée, il trouva le jeune Philippe auprès d'Épaminondas; il le vit monter sur le trône de Macédoine, déployer pendant vingt-deux ans, contre les Grecs, toutes les ressources de son génie, et obliger enfin ces fiers républicains à se jeter entre ses bras.

J'ai composé un voyage plutôt qu'une histoire, parce que tout est en action dans un voyage, et qu'on y permet des détails interdits à l'historien. Ces détails, quand ils ont rapport à des usages, ne sont souvent qu'indiqués dans les auteurs anciens; souvent ils ont partagé les critiques modernes. Je les ai tous discutés avant que d'en faire usage. J'en ai même, dans une révision, supprimé une grande partie : et peut-être n'ai-je pas poussé le sacrifice assez loin.

Je commençai cet ouvrage en 1757; je n'ai cessé

d'y travailler depuis. Je ne l'aurais pas entrepris si, moins ébloui de la beauté du sujet, j'avais plus consulté mes forces que mon courage.

La table que je place après cet avertissement indiquera l'ordre que j'ai suivi.

ORDRE CHRONOLOGIQUE

DU

VOYAGE D'ANACHARSIS.

	Avant l'ère vulgaire.
CHAPITRE I. Il part de Scythie.	en avril de l'an 363.
CHAPITRE IV. Après avoir fait quelque séjour à Byzance, à Lesbos et à Thèbes, il arrive à Athènes.	13 mars. . . . . 362.
CHAPITRE IX. Il va à Corinthe et revient à Athènes.	1er avril même année.
CHAPITRE XII et suiv. Il décrit la ville d'Athènes et rend compte de ses recherches sur le gouvernement, les mœurs et la religion des Athéniens. . .	même année.
CHAPITRE XXII. Il part pour la Phocide.	avril. . . . . 361.
CHAPITRE XXIII et suiv. Il revient à Athènes; et, après avoir rapporté quelques événemens qui s'étaient passés depuis l'an 361 jusqu'en 357, il traite de plusieurs matières relatives aux usages des Athéniens, à l'histoire des sciences, etc.	

Avant Jésus-Christ.

CHAPITRE XXXIV et suiv. Il part pour la Béotie et pour les provinces septentrionales de la Grèce. . . . . 357.

CHAPITRE XXXVII. Il passe l'hiver de 357 à 356 à Athènes, d'où il se rend aux provinces méridionales de la Grèce. . . mars. . . . . 356.

CHAPITRE XXXVIII. Il assiste aux jeux olympiques. . . . . juillet même année.

CHAPITRE LIV et suiv. Il revient à Athènes, où il continue ses recherches.

CHAPITRE LX. Il rapporte les événemens remarquables arrivés en Grèce et en Sicile, depuis l'an 357 jusqu'à l'an 354.

CHAPITRE LXI. Il part pour l'Égypte et pour la Perse. . . . . 354.

Pendant son absence, qui dure onze ans, il reçoit d'Athènes plusieurs lettres qui l'instruisent des mouvemens de la Grèce, des entreprises de Philippe, et de plusieurs faits intéressans.

CHAPITRE LXII. A son retour de Perse, il trouve à Mitylène Aristote, qui lui communique son traité des gouvernemens. Anacharsis en fait un extrait. . . . . 343.

CHAPITRE LXIII et suiv. Il revient à Athènes, où il s'occupe de ses travaux ordinaires. . . . . même année.

CHAPITRE LXXII et suiv. Il entreprend un voyage sur les côtes de l'Asie-Mineure et dans plusieurs îles de l'Archipel. . . . . 342.

Avant Jésus-Christ.

CHAPITRE LXXVI. Il assiste aux fêtes de Délos. . . . . 341.

CHAPITRE LXXX. Il revient à Athènes et continue ses recherches. . . . . même année.

CHAPITRE LXXXII. Après la bataille de Chéronée, il retourne en Scythie.. . . . . 337.